

kulturissimo

mensuel culturel et socio-politique

N° 165 8 février 2018

Paraît le deuxième jeudi
du mois dans

Tageblatt
Wuppertal



Patrimoine.
Culture ou marketing?

”

Le patrimoine est l'héritage
du passé dont nous profitons
aujourd'hui et que nous
transmettons aux générations
à venir

Unesco

2: Editorial Alvin Sold

Accent aigu: Patrimoine. Culture ou marketing?

- 4, 5: De bradages d'art en braderies de patrimoine.
Liquidations avant fermeture (Jean Sorrente)
- 6, 7: L'homme et l'art au XXI^e siècle. Le Louvre d'Abu Dhabi
et son patrimoine culturel (Franck Colotte)
- 8, 9: Letter from England. Living with Heritage
(Diana White)
- 10, 11: Peace-Branding. Recht statt Krieg (Carlo Kass)
- 12: Chères questions et affirmations gratuites.
Gnomorrhagie Patrimoine (Paul Hemmer)
- 13: Le patrimoine Unesco comme plus-value pour
la société. Une vision durable (Robert L. Philippart)
- 14: In the air. Venus as Footnote? (Ariel Wagner)

Théâtre:

- 15: Chroniques parisiennes. La déconstruction d'un mythe
(Clotilde Escalle)

Beaux-arts:

- 16, 17: Je dis ça, je ne dis rien ...
Fantômes migrants (Enrico Lunghi)

Musiques:

- 18, 19: Miah Persson, Sopran und Anna Larsson,
Mezzo-Sopran im Gespräch: „Zuerst singst Du,
dann bekommst Du Deinen Schnaps.“ (Alain Steffen)

Littératures:

- 20, 21: Prix Nobel ou pas prix Nobel.
Upton Sinclair (Michel Decker)

Ici et ailleurs:

- 22, 23: Tabuisierte Fragen: Wie umgehen mit den Rechten
(Barbara Höhfeld)
- 24, 25: Der Bürger, der was vermisst. Ich bin kein Marxist!
(Frank Bertemes)
- 26, 27: Mobilität und Klima: Festival trotz Krise
(Jim Schumann)
- 28: Reflections on/against the Present. Into Dream Space
(Fabienne Collignon)
- 29: Fables intemporelles. La Fontaine anticléricale? (16)
(Paul Hemmer)
- 30: Brief aus Wien. Der Kampf der Frau Bock
(Michèle Thoma)
- 31: Gramma apo tin Ellada. Joanna im Land der
archaischen Werte (Linda Graf)

Retour sur image

- 28: By Gado

Impressum

Editeur: Editpress Luxembourg S.A.
Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Julien Primout
Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner
Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu
Supplément du Tageblatt du 8 février 2018
Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>
Prochain numéro: le 8 mars 2018 – Clôture rédactionnelle: 20 février 2018



Alvin Sold

De l'héritage immatériel

Le patrimoine est ce que l'on hérite mais: l'héritage immatériel n'obéit pas aux valorisations des biens classiques qui composent une fortune, il ne se calcule pas en milliards ni même en centimes, il est sans prix, il est inestimable.

Que seraient les Français ou les Anglais ou les Allemands et mille autres peuples et nous, Luxembourgeois, sans notre langue par exemple? Sans nos musiques, nos chants, nos poèmes? Notre littérature, peinture, sculpture, architecture, photographie, danse, sans le théâtre, la comédie, les traditions villageoises et urbaines, celles culinaires comprises?

Depuis des siècles, on fait en Europe et ailleurs des efforts louables pour sauver le patrimoine naturel et artistique. L'argent public commence à manquer (les vagues d'austérité ont fait fondre les budgets – en France, seuls 3,4% du budget de la culture sont encore affectés au sauvetage et à l'entretien des monuments classés tels. D'où cette „solution“ efficace mais au fond détestable: le recours aux mécènes de la Finance et de l'Economie, qui, en contrepartie, bénéficieraient d'une pub plus ou moins tapageuse. Allez en Italie pour découvrir, avec les grandes merveilles, les noms de ceux qui les restaurent si généreusement.

Vous connaissez l'infotainment. C'est, à la télé, l'information formatée, habillée, présentée pour vous entretenir. L'histotainment est une nouvelle discipline dans laquelle excellent les

grands du petit écran. Votre guide est célèbre, il vous fait découvrir en un tour rapide tel musée ou tel palais qui, sans fonds privés, s'écrouleraient. – Nous n'en sommes pas là au Luxembourg où le patrimoine créé par les générations précédentes est assez méthodiquement cherché, trouvé, répertorié, sauvé, mis en valeur. Mais qu'on ne s'en vante pas trop: l'argent est (encore) là et il y a quelques fonctionnaires valeureux qui savent „vendre“ leurs projets à l'autorité politique.

Vivrons nous dans le meilleur des mondes patrimoniaux, alors? Non, hélas! Car l'héritage immatériel, celui déjà cité, est sous-évalué, négligé. Il devient très compliqué, voire impossible, d'obtenir des aides publiques (modestes) pour des initiatives culturelles indispensables pourtant au sauvetage des savoir-faire encore présents. On n'a pas idée combien l'auteur luxembourgeois peine à trouver un éditeur parce que „le marché“ ne permettra pas à rentabiliser le livre. Plus terre à terre encore: essayez, en tant que chorale d'amateurs ancienne de plus d'un siècle, d'obtenir une aide publique pour votre concert annuel! Rien du gouvernement, plus un euro, c'est fini.

Oui, un jour, ce sera la fin de tout un pan du patrimoine immatériel luxembourgeois, parce que certains n'auront pas compris en haut que les seules bonnes volontés en bas ne suffisent pas pour relayer l'héritage. Trop noire, cette conclusion? – Il faut bien mettre l'encre forte pour sauter aux yeux des décideurs, afin qu'ils les ouvrent sur ce petit problème en train de grandir.



Palmyre

De bradages d'art en braderies de patrimoine

Liquidations avant fermeture

Jean Sorrente

C'étaient des statues monumentales, d'extraordinaires sculptures d'une hauteur de trente à cinquante mètres, datant pour les plus anciennes du IV^e siècle. Elles représentaient le Bouddha. En 2001, les talibans ont trouvé intelligent de toutes les détruire à l'explosif. De 2014 à 2015, les extrémistes de l'État islamique ont pris le relais pour sacrager de façon irrémédiable vingt-huit monuments historiques à Ninive, Hatva, Mossoul, Racca, Palmyre. Ils s'en sont également pris à des sanctuaires chrétiens et musulmans. Des Bouddhas de Bâmiyân au temple de Baalshamin, on a vu ainsi sévir une culture de la dévastation, que la directrice de l'Unesco, Mme Irina Bokova, n'a pas hésité à qualifier de „génocide culturel“.

Sans doute beaucoup d'entre nous n'auraient-ils jamais fait le voyage pour visiter ces hauts lieux de la civilisation, mais nous savions que ces merveilles existaient, qu'elles faisaient partie, au titre de patrimoine culturel et culturel de l'humanité, de ce qu'André Malraux appelle notre „musée imaginaire“, musée qui, à des degrés divers, participe de ce qui forme la sensibilité et la connaissance de tout un chacun. On peut n'avoir jamais lu Platon et pourtant tomber amoureux, aimer, céder aux sirènes de la passion, sans savoir que notre conception de l'amour nous vient directement du „Banquet“. Il en va ainsi des œuvres d'art et des monuments anciens. Ils continuent de signifier, même de manière souterraine, et dressent des ponts entre les différents âges dans l'invention et le devenir des civilisations. En ce sens, on

peut considérer que le patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel, constitue le legs qu'ont laissé les parents, les anciens, qu'il est l'héritage dont nous sommes les dépositaires, dont nous sommes redevables et responsables. Or que constate-t-on, c'est que le patrimoine, métamorphosé par le temps, témoigne de la volonté qu'ont eue les générations qui ont précédé la nôtre d'ajouter à la beauté du monde, ce que Marguerite Yourcenar appelle, de façon magnifique, leur „collaboration intelligente avec l'univers“. Ainsi le patrimoine est-il le dépôt et la manifestation tangibles d'une quête toujours recommencée de plus haute spiritualité. Il est un appel et une exigence de civilité, une nécessité autant esthétique que morale, une seule protestation contre le temps et la mort, ce supplément d'âme, ou comment le définir,

qui donne du sens à ce qui n'en a pas. Ce que pense Marcel Proust de l'art, dans une page fameuse d' „À la recherche du temps perdu“, pourrait s'appliquer à toute sorte de patrimoine: „Grâce à l'art, explique-t-il, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini et, bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Vermeer, nous envoient encore leur rayon spécial.“ C'est l'intelligence de ces mondes à chaque fois ondoyants et divers que Proust appelle la „vraie vie“. Elle nous arrive par la connaissance du passé et de notre propre passé.

L'histoire a connu bien des fureurs destructrices et iconoclastes, des mises à sac systématiques, des autodafés ourdis par les ennemis déclarés de toute forme de culture. À chaque fois, quand on a visé les ouvrages, on a fini, comme l'observe Henri Heine, par s'en prendre aux hommes: „Là où on brûle les livres, on finit par brûler les hommes“, écrit-il. Faire table rase, ce n'est pas seulement rejeter le monde tel qu'il fût, ce n'est pas non plus imaginer le monde tel qu'il devrait être, c'est avant tout y rendre l'homme lui-même superflu.

Ce qu'on nomme patrimoine recouvre un large éventail de domaines, aussi différents que les beaux-arts, les belles-lettres, l'archéologie, l'industrie, la musique, etc. Ar-

rêtons-nous un instant au patrimoine urbain et architectural. Sans doute n'est-ce que récemment que l'on a pris conscience de son importance. Je dirais que cela commence à la Renaissance, mais il semble que ce soient surtout les fouilles faites sur le site de Pompéi qui marquent un tournant. Au XIX^{ème}, c'est grâce à Victor Hugo et à son roman, „Notre-Dame de Paris“, que l'on redécouvre le Moyen-âge et que l'on s'emploie à sauver de la ruine les splendides cathédrales gothiques. De grands chantiers de restauration, conduits tambour battant, par Viollet-le-Duc, sont ouverts sur tout le territoire. Ces restaurations, parfois arbitraires, respectent pourtant le caractère des anciens monuments et tâchent de les conserver, si j'ose dire, dans leur jus.

Peut-on penser la même chose en regard de ce qui se pratique aujourd'hui? Ne voit-on pas plutôt s'opérer le contraire? Tantôt on parle de réhabiliter, de réaffecter, de reconvertir, de recycler, tantôt de se réapproprier et de moderniser le patrimoine. Tout ce vocabulaire, qui sent faisanisé d'euphémisme et de langue de bois, en dit long sur la nature de ces opérations de sauvegarde, car ce qui se passe le plus souvent, c'est qu'au nom de ce funeste esprit d'innovation et d'audace, l'on sacage plus qu'à son tour, l'on dégrade et dilapide, l'on brade à l'encan, l'on détruit du patrimoine les harmonieux équilibres. Ce que plusieurs générations de bâtisseurs avaient patiemment créé de beauté est

d'un trait de plume et de bulldozer réduit à néant. Qu'on se donne la peine de voir, à titre d'exemple, ce qu'il reste du beau jardin des Tuileries ou de ce qu'on a fait de la cour Visconti du Louvre. On frémit d'horreur quand on découvre les transformations de la rue de Rivoli concoctées, en son temps, par l'architecte antisémite et fasciste Le Corbusier. Comme il y a le révisionnisme en matière d'histoire, il y a celui qui touche le patrimoine. L'ennui, avec ces démolisseurs et iconoclastes, c'est encore leur tranquille suffisance: ils se vantent de leurs méfaits.

À quoi peut servir le patrimoine, si ce n'est à s'entourer de beauté. Kant écrit, dans la „Critique de la faculté de juger“, que le beau est ce qui plaît sans concept, qu'il est une finalité sans fin. Il satisfait l'esprit par sa plasticité et sa gratuité mêmes. Au fond, le beau ne peut être d'aucun usage, il ne peut avoir de fin utilitaire.

C'est ce sens de la beauté qu'il conviendrait de préserver dans tout ce que peut offrir le patrimoine. Thucydide fait dire à Périclès que les Athéniens aiment „sans extravagance la beauté“ et qu'ils philosophent „sans mollesse“. Ils vivent „dans et par l'amour du beau“, commente le philosophe Cornelius Castoriadis. C'est pourquoi ils ont été capables d'inventer la démocratie. Tout le contraire donc des théocraties et autres mondes totalitaires qu'à coups d'assassinats et de destructions veulent nous imposer les iconoclastes de tous jours.



La cour Visconti du Louvre

L'homme et l'art au XXI^e siècleLe Louvre d'Abu Dhabi
et son patrimoine culturel

Franck Colotte

„Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition“.
(Montaigne, *Essais* III, 2 - „Du repentir“)

À l'instar d'autres institutions culturelles occidentales, le musée du Louvre, en s'inscrivant dans une dynamique de (re)valorisation de l'art, mène depuis ces dernières années une politique culturelle de délocalisation destinée à exporter l'art français au-delà du centralisme parisien et même de l'Hexagone. Après le Louvre-Lens inauguré en décembre 2012, Le Louvre Abu Dhabi a ouvert ses portes en novembre 2017. Les galeries de ce musée racontent une histoire de l'humanité en douze chapitres. Chaque chapitre se concentre sur des idées ou des thèmes partagés afin d'en révéler les liens communs, et ce de l'art préhistorique à l'art contemporain. Les quelque six cents œuvres exposées soulèvent des questions relatives aux collections et à leur mise en regard thématique et diachronique.

Si le musée moderne naît au XVIII^e siècle, il se voit consacré comme institution à la Révolution française: ce contexte historique explique la place particulière que le pouvoir, en France, réserve aux grands musées. On sait l'importance des décisions présidentielles, depuis la législature de Georges Pompidou, sur le paysage muséal. S'agissant de cette impulsion portée par un véritable amour pour l'art moderne, que l'on songe seulement à François Mitterrand (le Grand Louvre, la Grande Galerie de l'Évolution) ou à Jacques Chirac (le Quai Branly et la Cité nationale de l'Histoire de l'immigration)! Par ailleurs, à la suite du musée Guggenheim qui créa un musée Guggenheim Bilbao en 1997, un certain nombre d'institutions culturelles occidentales se sont lancées dans de spectaculaires opérations de délocalisation, jouant la carte d'une exportation de leur marque et de leur savoir-faire. Entre diplomatie d'influence et marketing culturel, sans oublier la manne financière que représentent de tels projets, musées et universités occidentales tentent leur chance dans les nouveaux paradis du Moyen-Orient ou d'Asie.

C'est dans cette dynamique que le Louvre



Louvre Abu Dhabi. „Princesse“ de Bactriane. Asie centrale, fin du III^e - début du II^e millénaire av. J.-C.

Abu Dhabi, musée émirien made in France, fut inauguré le 8 novembre 2017. Il présente, pour moitié des œuvres prêtées par les musées français (entre autres un Léonard de Vinci et un Van Gogh, en dépôt pour un an). Les retentissements de cette inauguration furent exactement ce qu'escomptaient les dirigeants du riche émirat quand ils imaginèrent, dès 2005, un plan B pour l'après-pétrole en développant une attractivité culturelle haut de gamme. Ainsi, le Louvre Abu Dhabi est la première pierre du vaste projet de district culturel lancé en 2007 dans la capitale des Émirats arabes unis (EAU)

par la famille du sultan Khalifa Ben Zayed Al-Nahyane. La première et pour l'instant la seule. Surnommé „Louvre des sables“, cet édifice muséal signé de l'architecte français Jean Nouvel, se veut une synthèse moderne de l'architecture arabe et de l'art international qui illustre pleinement la définition de l'architecture donnée par le philosophe Jean Baudrillard à son ami Jean Nouvel: „l'architecture est un mélange de nostalgie et d'anticipation extrême“. Située au bout d'une bande de terre, dans l'île de Saadiyat (ce qui signifie „bonheur“ en arabe), cette „cité musée“ (que domine un monstre d'inox et d'aluminium: le dôme du Louvre Abu Dhabi) fait dialoguer non seulement intérieur et extérieur, l'ombre et la lumière, mais encore six cents œuvres, prêtées pour moitié par treize musées partenaires français. À 7000 kilomètres de Paris, dans les immenses salles du Louvre Abu Dhabi, dont les fenêtres s'ouvrent parfois sur des patios, des miroirs d'eau ou la mer, une tapisserie médiévale du musée de Cluny côtoie une vierge de Bellini, acquise par l'Agence France Museum pour le compte du musée. Autre exemple significatif: une statuette n'kissi du Congo cohabite avec un „Porte-bouteilles“ de Marcel Duchamp!

Une collection
universelle

Le dialogue des cultures et des civilisations - favorisé par l'art - fut pratiqué entre l'Orient et l'Occident dès la très haute Antiquité: l'Égypte, la Mésopotamie et l'univers mycénien. L'histoire a bien enregistré un dialogue riche et fécond entre la Phénicie et la Grèce. La romanité, quant à elle, réussit à ménager un très vaste champ pour la connaissance et la reconnaissance de l'autre et pour l'osmose ethnoculturelle. André Malraux a écrit, dans la „Préface“ de son ouvrage „Le Temps du mépris“ qu'„on peut aimer que le sens du mot 'art' soit tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux.“ Le même Malraux développe dans „La Métamorphose des dieux“ et „Le Musée imaginaire“ plusieurs thèses qui ont



Louvre Abu Dhabi

marqué l'histoire de la réflexion sur l'art, selon lesquelles tout objet est éligible au registre des œuvres d'art, quelle que soit son origine, quelle que soit son époque, si elle s'inscrit dans ce dialogue de l'homme et d'un objet avec lequel il entre en résonance. Il soutient par ailleurs que le monde de l'art est composé des œuvres qu'une époque crée et de celles qu'elle adopte ou reconnaît parce qu'elle croit les comprendre et leur restitue un sens, et que les œuvres du passé ou exotiques déterminent la compréhension des œuvres contemporaines et réciproquement. Toutes ces considérations éclairent les collections du Louvre Abu Dhabi.

Réparties en douze galeries (de „Premiers villages“ à „Une scène globale“ en passant par „Premiers grands pouvoirs“, „Civilisations et empires“, „Religions universelles“, „Les routes asiatiques des échanges“, „De la Méditerranée à l'Atlantique“, „Le monde en perspective“, „À la cour des Princes“, „Un nouvel art de vivre“, „Un monde moderne ?“ ainsi que „La modernité en question“), elles se fixent pour objectif, comme le souligne Jean-Luc Martinez (Président-Directeur du Musée du Louvre) dans l'Avant-propos du catalogue de l'exposition, la „présentation interdisciplinaire des collections publiques françaises, dans le but de les montrer sous un jour différent à un nouveau public“. Ce musée propose donc un autre regard: les dialogues artistiques plutôt que le récit traditionnel de l'histoire de l'art. Il s'agit de „faire glisser le champ des incontournables, des icônes traditionnelles vers d'autres domaines, d'autres thèmes, en phase avec le monde ouvert d'aujourd'hui qui bouscule les habituels canons artistiques euro-centrés. Le Louvre Abu Dhabi révèle d'ailleurs ses propres icônes, telle l'idole de Bactriane (...) dont la beauté mystérieuse a traversé les millénaires“ (Jean-François Charnier, Directeur scientifique de l'Agence France-Muséums). Cette sta-

tuette, nommée chaleureusement „Princesse“ de Bactriane, pas plus haute que la largeur d'une main ouverte, est une œuvre créée en Asie centrale au début du deuxième millénaire avant J.-C. Ainsi, parmi les nombreuses œuvres exposées, l'intérêt du visiteur pourrait être suscité par le vase à décor de doubles haches (Grèce, Crète? vers 1500-1450 avant J.-C., visible dans la galerie „Premiers grands pouvoirs“): les doubles haches sont à la fois symboles de vie et de renaissance lorsqu'elles sont associées à des motifs végétaux. À cela pourraient s'ajouter un couvercle de sarcophage d'inspiration grecque (Liban, vers 450-400 avant J.-C.), la tête d'un empereur romain (fragment de statue monumentale, Italie, Rome, vers 200 après J.-C.) qui, portant une barbe inspirée des philosophes grecs pour se donner sans doute plus de profondeur, semble ironiquement contempler son tragique destin, les différentes têtes de Bouddha que l'on peut observer dans la section „Religions universelles“, les Vierges à l'enfant de Traini et de Bellini, les portraits de princes, les statues d'Antonio Canova qui proclament la force de l'inspiration antique dans l'art occidental, tout en exprimant la confiance dans un avenir conquérant, etc. Ces quelques exemples montrent qu'une des fonctions que remplit l'art est de franchir les siècles et de porter le témoignage du passé: „L'art est l'ensemble des images que la création humaine a opposé au temps“, comme l'a écrit José-Maria de Hérédia. Les statues survivant aux religions et les médailles aux empires, l'art devient par conséquent un facteur de communication unique entre tous les humains de la Terre, par-delà les différences de cultures, de langues et de frontières. Dans une telle optique, le musée Louvre Abu Dhabi met en avant, dans sa section „La modernité en question“, le fait qu'au XXe siècle, les idées de modernité et de progrès que l'Occident industriel et colonial a dif-

fusées sur l'ensemble de la planète sont remises en cause. Les deux guerres mondiales et les décolonisations ébranlent un grand nombre de certitudes. Une idée-clef est que la création artistique est à cette image, constamment réinventée et ponctuée de ruptures et des gestes radicaux tels que les abstractions, le ready-made ou l'imaginaire surréaliste. Par ailleurs, la dernière section – „Une scène globale“ – ne manque pas de rappeler qu'en ce début de XXIe siècle, la diffusion instantanée et l'omniprésence des images télévisuelles et d'Internet mettent en abyme la représentation du monde. Les créations sont ainsi devenues les miroirs d'un collectif agité par les questions d'identité, d'un moi comme récit et du souci d'une planète devenue fragile. Autant de questions existentielles que cette partie des collections nous aide non seulement à mettre en perspective, mais encore à poser, comme depuis l'aube de l'humanité.

Comme l'on sait, la question du musée a longuement interrogé André Malraux („Le Musée imaginaire“): sa réflexion porte surtout sur sa vocation, sa destinée car il assigne au musée une fonction qui transcende le cadre historiquement et traditionnellement attribuée à ce lieu culturel. Pour lui, le concept de musée dépasse en effet la simple mise à disposition auprès du public d'objets ou d'œuvres d'art. Il est ce qu'est la peinture pour Léonard de Vinci: une „cosa mentale“. Il assigne donc une dimension eschatologique au musée, se tenant éloigné des questions pratiques habituellement traitées sur le sujet car, pour lui, „le musée est le lieu du seul monde qui échappe à la mort“. En dessinant une relation nouvelle avec les œuvres d'art – diachronique et „a-géographique“ –, le musée Louvre Abu Dhabi constitue, sur le plan du patrimoine artistique, architectural et conceptuel, une essentielle redéfinition des rapports unissant l'homme et l'art au XXIe siècle.

Letter from England

Living with Heritage

Diana White

live in a UNESCO World Heritage Site (WHS), arriving in the city a year after it was awarded this honour in 1987. WHS status was given for five reasons: its surrounding among green hills; the Georgian town plan, devised by 18th century architects John Wood and son; the Palladian architecture of the Woods and their successors; the thermal water - the only hot water spa in the country, and the Roman Baths. To remain a WHS, our heritage must remain intact, but when wealth and job-creating enterprises disappear, it can be threatened.

Once this city had a prosperous industrial base. We had a huge Victorian engineering company, whose cranes were sold worldwide and two important local railways. There was a corset factory, where the Horsa glider was built during WW2, a large printing business and the Ministry of Defence, relocated here in 1939. All these concerns provided life-time work for the men, women and school-leavers of the city: we are left with Brunel's Great Western Railway. Adding to the problem was the Blitz of 1942 that destroyed great swathes of historic housing, opening the door to tasteless re-development, and the arrival of the university in 1976. The massive changes resulting from all this showed in the property market. Housing built for the factory and railway employees, whose families had lived and worked in the city for generations, had a knock-on effect as it became accommodation for the students. This was followed by people priced out of the London property market re-locating to the Georgian houses, followed again by a spurt of holiday „buy-to-let“. The city emerged from a commercially thriving past to a leisured present, with property prices rocketing but no infrastructure to support essential services. And now, with changing shopping habits, even the retail business, the foundation of the old city's wealth, is diminishing and shops lie empty.

Alfred the Great made the city one of his „burghs,“ beginning its trading history. Originally a small walled town, its position gave it strategic importance. The specialist cloth produced by the monks, and the flourishing markets made us prosperous even in 1500 - one reason why our theatrical history is so illustrious: travelling players were encouraged by the city fathers who owned the hostleries! During the 18th century, there were hundreds of

shops lining the closely aligned streets offering a wealth of choice for the beau monde who came to spend their guineas, enjoy the social life and drink the spa water. Throughout the 19th and early 20th century we were still famous for our retail provision, with gentry from the shires flocking to buy the luxury goods along with the everyday essentials.

By the time I arrived, most of this had disappeared, but individual businesses, some of them reminiscent of the time when households needed knife-grinding and gun-cleaning services, were tucked away in narrow streets, and the city still had its faintly old-fashioned charm. Gradually, as leases expired and business rates rose, they also disappeared, and glossy shops selling candles and chocolates appeared. The department stores, reflecting days when women wore hats and gloves to go shopping, vanished to become chic apartments above high street chains, and in the Guildhall's covered market, where once I bought my meat and vegetables, an expensive tea emporium moved in, followed by a souvenir outlet and a hairdresser. The arrival of supermarkets, forcing the small grocers and bakers to close, and a mock Roman shopping mall changed the city yet again, the final blow to our commercial diversity being the charity shop, the nail in the coffin for traders whose families had made up the very fabric of the town. Our city centre now resembled high streets across the country and we mourned the passing of its former originality.

But worse was in store; the county boundaries changed and we lost our autonomy. As part of an area with outlying towns and villages, resources were stretched, while government directives to tackle pollution, develop cycle paths, discourage cars and maintain our social services for the ageing population didn't help. The council had to find new ways for creating wealth that fitted in with our special status; but how? Their solution was to make full use of our heritage, a controversial decision; residents didn't want what was left of their beautiful city exploited and still don't.

Although we were always on the list of important British sights, thousands of visitors „did“ the city by coach; they spent no money and the coaches not only polluted the narrow streets but caused congestion as they struggled to get round them. Weekend visitors were only interested in seeing the Roman remains and architectural

showpieces; again, not much revenue, and although school parties toured the Roman Baths, there wasn't a dedicated education programme in place. There were other losses; the music festival, once a glorious celebration bringing in thousands of visitors who stayed for the entire two weeks, lost its appeal, and the Costume Museum fell out of favour. Not even the thermal waters could be used as the Baths had closed in the 70s. The days when royalty stayed here to take advantage of the healing waters were long gone, and locals lost the very reason for the city's existence.

The council began to take steps to address the problems, some good, some not so good. Parking restrictions and one-way systems brought protests; but building programmes to restore run-down areas with restaurants and cafés were more acceptable. Museums and art galleries opening every day with free access was welcomed, but tall bronze columns with coloured maps of the city, sited awkwardly in historic streets, were not. Hidden courtyards offering outdoor eating were nice, and the piazza fronting the railway station, where once there were disused stores and workshops, was a definite improvement, although the reduced parking caused upset. But the new bus station provoked real anger as a 1930s building was demolished and no one liked the replacement design; rebuilding the sixties shopping centre met with cautious approval as the pedestrianisation was good.

Most eagerly anticipated, however, was the re-opening of the spa bathing. Unhappily, architectural innovation proved unfit for purpose causing lengthy delays, and the financial loss and resulting lawsuit ruined the re-opening of what should have been a wonderful event.

Other changes focussing on our heritage included the film and television industry. The city's Georgian architecture and the remaining cobbled lanes, are constantly used in TV costume dramas, and an office was set up to promote the city. The Costume Museum added designer wear to its collection of period clothing, became the Fashion Museum, and opened a dressing-up room. The Roman Baths was developed with actors, visuals and walkie-talkie information in a dozen languages; a visitor centre, restaurant and education facilities are in progress. Residents accepted all these changes and improvements. Less welcome though was the burgeoning of pur-

pose-built housing for the increasing number of students at Bath's two excellent universities. The programme has regenerated run-down areas and brought revenue to the shops, all good; but it has also made property unavailable for the home market and social housing.

While many changes are good, some are fiercely resented: Residents don't want the cobbled streets, Regency shop fronts and Palladian architecture to be ruined with modern development. Many of the street „improvement“ schemes carried out during the 80s and 90s were expensive and totally inappropriate, but were bulldozed through by trendy officials lacking historical understanding; there was even a moment when our world heritage status was under threat. Two more recent decisions were particularly controversial. The first was the Christmas Market. For almost three weeks, just when locals are readying themselves for the festive rush, dozens of wooden sheds crowd the central areas; residents' parking spaces disappear and coaches line access roads, causing blockages. We hate it, but it's very successful so will doubtless expand further! The second decision was to build a casino. This city made its fortune from gambling in the distant past, but proposals to build a modern

casino opposite the famous Theatre Royal caused considerable concern. Our city is home to dozens of street people as well as the hundreds of youngsters studying here; making a profit from what can become an expensive addiction makes for a bad image and conflicts with government proposals to limit gambling. We protested, uselessly, so must live with it.

The latest outcry concerns the 16th century Abbey. This historic building, lying in the heart of the old city, is the focal point for us all. When it was completed, the nave was an empty space; the nobility had stools, the populace knelt at stone benches around the walls. Then the Victorian architect, Sir Gilbert Scott, enhanced the church with chandeliers and beautifully carved pews, which residents have prized since 1860. However, the Abbey now requires serious restoration. Due to the 1539 dissolution of the monasteries, all the smaller churches were demolished, so burials took place under the Abbey's flagstones. The bodies have since decomposed causing the floor to subside. Repairs are underway, but with smaller congregations and insufficient donations, funds are urgently needed. The Abbey's best option is commercial development. By opening a café, visitor facilities and education centre,

all heated using the thermal water, they will attract more revenue... but first they must remove the pews. The Victorian Society is outraged and protested furiously, so the case for and against was put to the Diocesan council; the Abbey won, but the determined Victorians intend to appeal. Behind this quandary, however, lies another. The huge support church commissioners are providing for the Abbey would finance badly-needed repairs to six old churches around the country. Nothing is simple when it comes to heritage.

Change can be hard to live with but even die-hards like me accept its necessity. All we ask is that it doesn't destroy what survived the 1942 Blitz and the council's determination to continue that destruction. Only concerted efforts by men like the poet John Betjeman, and even Prince Charles, a champion of architectural integrity, helped locals stop what became known as the „Sack of Bath.“ The glorious, pale stone buildings of visionary architects gleaming in the evening sun; the quaint back streets and period shop-fronts are special. A world heritage site is not just for us, it's for future generations to enjoy and learn from. Bath is unique and in a world constantly changing, nothing should change that.



Peace-Branding

Recht statt Krieg

Carlo Kass

Das Wort Patrimonium hat eine langwierige und hermeneutisch bedeutungsverengende Reise hinter sich. Es stammt aus dem römischen Recht und bezeichnete einst die Vermögensverhältnisse des Pater Familias, während das Patrimonium Petri die all zu leicht erworbenen Pfründe der Kirche oder „Petrus Erbgut“ darstellen.

Als „Patrimonium der Enterbten“ wurde die Arbeitslast der Besitzlosen bezeichnet, nämlich denen die bei der Verteilung des Patrimonium Principis, also dem Ertrag aus der republikanischen Staatskasse, nicht in der ersten Reihe standen. Alles in allem ist der Begriff heuer also nicht mehr gendergerecht. Das Wort Branding stammt aus dem Wilden Westen der Neuen Welt, dessen Fortbestand mit Trump bestätigt wurde. Es waren die im Feuer aufgeglühten Eisen mit den Symbolen, also den Firmenzeichen der Großgrundbesitzer, die dem Vieh in den Hintern eingebrannt wurden, um die Guten von den Schlechten zu unterscheiden.

Dies aber nur, um die aus Osteuropa nachziehenden Siedler nicht erst in die etablierte Ernährungskette aufnehmen zu müssen. Diese ärmsten der Armen spürten damals schon Trumps „America First“ an

der eigenen Haut, wenn sie, vom Hunger getrieben, als Viehdiebe geschnappt und an Ort und Stelle geteert und gefedert wurden. Die derzeit in Europa grassierende Flüchtlingskrise ist also nicht neu. Sie hat, wie wir schon oft an dieser Stelle anführten, ihren Ursprung in dem unmöglichen Spagat zwischen universellen Menschenrechten und nationalen Bürgerprivilegien. Und die Völker wollten sich nun mal nach dem Zweiten Weltkrieg als Nationen (UN) befrieden.

Diese Bemühungen, den Waffengang zu verbieten und an seiner Stelle den Rechtsweg einzuschlagen gehen auf eine pazifistische Bewegung im 19. Jahrhundert zurück, die mit der Aufklärung begonnen hatte. Start dieser Suche nach Normen für friedliche Lösungen bei internationalen Konflikten waren die Haager Friedenskonferenzen.

Frieden statt Waffenstillstand

Ausgerechnet Zar Nikolaus II hatte diese Konferenzen 1898 mit der Begründung angeregt, es drohe ansonsten „eine Katastrophe“. Ein Jahr später tagten Juristen

und Politiker aus 26 Staaten im Haag. An der zweiten Konferenz im Herbst 1907, also sieben Jahre vor der „Grande Guerre“, saßen bereits 44 Staaten um den Tisch.

Da Russland 1919 nicht an der Friedenskonferenz in Versailles teilnahm und die USA nicht unterschrieben, kam es zu einem ersten kalten Krieg zwischen dem westlichen Briand-Kellogg-Pakt (Paris 1928) und dem östlichen Litwinow-Protokoll (Moskau 1929), in denen Gewaltverzicht festgeschrieben aber nicht erreicht wurde.

Das im 14-Punkte-Programm des US-Präsidenten Thomas Woodrow Wilson aufgegriffene Programm zur Umsetzung von Kants Forderung „Zum ewigen Frieden“ führte zur Gründung eines auf der Monroe-Doktrin basierenden Völkerbundes, der Teil des Versailler Vertrags und bis 1946 zur elitären Spielwiese von Lord Robert Cecil wurde.

Zwischen den beiden Weltkriegen hatten pazifistische Völkerrechtler also schlechte Karten. Die Amerikaner wollten lediglich ihren frisch gewonnenen Einfluss auf dem alten Kontinent festigen und die Sowjetunion sich aus dem Sanitärgürtel der zur Einkesselung des Bolschewismus aufgestellten osteuropäischen Nationen befreien.



Denn mit dem Ersten Weltkrieg und der darauffolgenden Pandemie der Spanischen Grippe hatten nicht nur Millionen Menschen ihr Leben gelassen, er hatte auch, nach zwei gescheiterten Versuchen über das nominell weiterbestehende Königreich Ungarn im Jahre 1921, die 630-jährige Herrschaft des Hauses Habsburg-Lothringen beendet.

Im Grunde läutete dies die Geburtsstunde der Nationen in Europa ein, die sich danach nur noch Verfassungsmonarchien leisteten, die von England bis Schweden mehr oder weniger machtlos sind. Dass diese den Prozess der Definition nationaler Identität positiv beeinflussen können, ist sogar für einen Republikaner unleugbar.

Nicht zu leugnen auch die Tatsache, dass der Charakter einer Nation vor allem in Krisenzeiten geprüft und die gemeinsame Identität gestärkt wird, wie dies bei Großherzogin Charlotte der Fall war, die im Zweiten Weltkrieg trotz, oder gerade wegen ihrer Abwesenheit wie Maria Consolatrice, die Trösterin der Betrüben verehrt wurde.

Authentizität statt Werbung

Und um dieses Gefühl der geeinten Nation aufrechtzuerhalten, darf das Staatsoberhaupt nie auch nur den leisesten Eindruck vermitteln, es wäre nicht der Souverän aller Luxemburger, wie das beim zögerlichen Verhalten von Großherzog Henri der Fall war, als er das von den Abgeordneten abgesegnete Euthanasie-Gesetz unterschreiben sollte.

Denn die Kraft einer gut definierten nationalen „Marke“ liegt in der Authentizität ihrer Führung und weniger in teuren Werbeslogans à la „Let's make it happen“ gepaart mit Bling-Bling-Simulation. Wer nämlich glaubt, Unternehmensberater würden Unternehmen beraten, glaubt auch, Zitronenfalter würden Zitronen fällen!

Diese durch PR-Kampagnen beliebig austauschbare „Marke“ darf nicht mit dem Charakter eines Volkes verglichen werden, durch den der Sockel der nationalen Identität überhaupt erst entsteht. Selbstverständlich gehören auch Kult(ur) und Erziehung zu den Bausteinen des nationalen Parnasses.

Wenn aber ein Land sagt, es stünde für Frieden, unterhält aber wegen der sakrosankten Arbeitsplätze eine blühende Rüstungsindustrie, dann verkommt die „Marke“ zum Fake. Und so lange die fünf permanenten UN-Sicherheitsratsmitglieder gleichzeitig die größten Waffenhändler der Welt sind, liegt beim Peace-Branding noch vieles im Argen.

Nicht so in Norwegen, das nach den erschreckend extremistischen Gewalttaten

eines vermeintlich ehrenhaften, im Abgrund seines Wesens aber eher ehrenrührigen Mitglieds seiner Gemeinschaft, Einheit und ruhige Würde seiner Bürger und die Entschlossenheit deren Führung unter Beweis stellte.

Die unmittelbare Reaktion der Regierung, der königlichen Familie und der zivilen Kräfte auf den Amoklauf von Anders Behring Breivik war ein Hinweis auf Norwegens grundlegendes Verständnis von sich als Nation und, ob bewusst oder nicht, ein gutes Beispiel für die Kraft und Wirksamkeit einer klar verstandenen nationalen „Marke“.

Demokratie statt Gewalt

Nach dieser wahnsinnigen Tat versicherte Ministerpräsident Jens Stoltenberg der norwegischen Bürgerschaft, dass das Land „fest für die Verteidigung seiner Werte einer offenen, toleranten und integrativen Gesellschaft“ stehen würde. O-Ton: „Die Antwort auf Gewalt ist mehr Demokratie, Offenheit und politische Beteiligung.“

Aus dem Kontext gerissen, könnte man die Identität der norwegischen Nation mit einer offenen, toleranten und integrativen Gemeinschaft umschreiben, die eine ständige Abneigung gegen radikale und rechtsgerichtete Polarisierung zeigt und mit werktätiger Liebe in vielen Friedensverhandlungen auf der ganzen Welt involviert ist.

Ganz zu schweigen von der Tatsache, dass der weltweit wohl bekannteste und mit neun Millionen Schwedischen Kronen dotierte Friedenspreis seit 1901 jedes Jahr am Todestag von Alfred Nobel (10. Dezember) im gleichnamigen Institut in Oslo vergeben wird. Man könnte also behaupten, Norwegen habe den Frieden gebrandmarkt.

Nach Maßgabe des noblen Stifters, dem chemischen Braumeister des von ihm patentierten Dynamits, soll der Friedenspreis an den vergeben werden, „der am besten auf die Verbrüderung der Völker und die Abschaffung oder Verminderung stehender Heere sowie das Abhalten oder die Förderung von Friedenskongressen hingewirkt hat.“

Für die Vergabe ist, im Gegensatz zu den anderen Preiskategorien des Nobelpreises, keine schwedische Institution zuständig, sondern ein vom norwegischen Parlament bestimmtes fünfköpfiges Komitee, weswegen der Preis auch als einziger unter den Nobelpreisen nicht in Stockholm sondern in der norwegischen Hauptstadt verliehen wird.

Doch obwohl eine klar definierte nationale Identität den unmittelbaren Bedürfnissen eines Landes in einer Krise von Chaos und Gewalt nicht unmittelbar dient, hat das jüngste, beispielhafte Verhalten Nor-

wegens in einer akuten Krisensituation gezeigt, wie mächtig eine gestandene Nation sein kann, die unter einheitlicher Identität unterwegs ist.

Geir Lundestad, Direktor des Nobel-Instituts, fasste kürzlich in einem Interview zusammen: „Diese unvorstellbaren Angriffe haben unseren nationalen Charakter herausgefordert, aber sie werden unsere Eigenschaften Offenheit, Demokratie und Gleichheit nicht verändern können. Sogar unser Königshaus zeigt, dass es zu uns gehört.“

Therapie statt Todesstrafe

Kein Wunder, dass die Norweger nicht im Traum daran denken, in ein Land auszuwandern, in dem ein Irrsinniger wie Donald Trump gewählt werden und sich dann auch noch über ein Jahr im Amt halten kann. Eine einst offene und einladende Nation, die heute, für mich persönlich, zur No-Go-Area verkommen ist.

Eine fest definierte und verstärkte nationale Identität wie in Norwegen gilt als Heilmittel für alles, was eine Nation krank machen kann wie Angst und Hass, die seit Nine Eleven die ganze Welt in Atem halten. Sie stärkt ebenfalls den Glauben der Bürger an die metaphorischen Konstrukte, die ihren Kollektivitäten Ordnung geben können.

Selbst der Generalsekretär des Islamischen Rates von Norwegen, Mehtab Afsar, meinte nach dem Terrorattentat von Breivik: „Religion, Ethnizität, Farbe werden in den Hintergrund treten. Die norwegische Identität wird gestärkt. Wir stehen Schulter an Schulter mit unseren christlichen Brüdern und Schwestern in Norwegen.“

Charakter, national oder individuell, ist in der Krise geschmiedet, und ist sicherlich nicht ohne Fehler. Norwegen hat gezeigt, dass ein Land seinen Charakter ? auf allen Ebenen ? zu seinem großen Vorteil nutzen kann. Norwegens unmittelbare Reaktion auf diesen Terror war authentisch, man könnte auch behaupten typisch norwegisch.

Sie war aber auch zu einem nicht geringen Teil auf ein Land und ein Volk zurückzuführen, die im Grunde wissen, wer sie sind. Und erst dann kann man sich den heutzutage etwas selbstherrlich arrogant klingenden Slogan „Mir wölle bliwen wat mir sinn“ leisten. Die Un-Welt könnte jedenfalls etwas vom Beispiel Norwegens lernen.

Doch auch die EU hat im Konflikt mit Erdogans Türkei klare Worte gefunden: Ein Land, das auch nur mit dem Gedanken spiele, die Todesstrafe wieder einzuführen, hätte keinen Platz in ihrer Mitte. Darüber sollten die Vereinigten Staaten nachdenken - wenn sie erst einmal die Wunden der debilen Trump-Herrschaft geleckt haben.

Chères questions et affirmations gratuites

Gnomorrhagie Patrimoine

Paul Hemmer

A

vons-nous un patrimoine? Nous sommes le patrimoine.

Qu'avons-nous à vendre? Au fond, c'est toujours nous-mêmes que nous vendons.

Avons-nous de la culture? Avons-nous un marché? Nous sommes et la culture et le marché.

Que croyons-nous posséder que nous pourrions vendre? Tout ce que nous croyons posséder, nous l'avons en location, le temps de notre vie.

Possession ou location, ce qui compte au fond c'est l'usufruit, la jouissance. Partager la jouissance, quoi de plus beau?

Partager sans contrepartie? Ce serait étonnant dans notre société marchande. L'humanité, espèce de primate, est une société fondamentalement marchande.

L'animal humain, comme le primate non humain, tient compte des bienfaits reçus et se sent obligé de les rendre. Quel mal y aurait-il à partager, à se partager, mutuellement?

L'économie du partage me semble un progrès civilisateur, comparable au progrès civilisateur des assurances.

Malheureusement, l'animal humain ne distingue pas toujours le prix de la valeur. La vente a un prix, le partage une valeur.

Qu'avons-nous à partager? Ce que nous appelons patrimoine, qu'est-ce? Y a-t-il un inventaire?

Les parents m'ont légué la moitié de leurs gènes, ils ne m'empêchent pas d'être moi-même.

La nation m'a légué une carte d'identité, elle ne m'empêche pas d'être citoyen du monde.

L'Eurasie m'a légué les penseurs Héraclite, Epicure, Lucrèce, Lao-Tseu, Lie-Tseu, Tchouang-Tseu, Montaigne, Diderot, Nietzsche, ils ne m'empêchent pas de penser tout seul.

L'UNESCO a classé patrimoine mondial les vieux quartiers et les fortifications de Luxembourg, la procession dansante d'Echternach et The Family of Man de Clervaux. Notre vanité en est flattée.

Nous partageons avec une foule de régions le patrimoine de la pluie, des orties, des sangliers, des jambons fumés, des bières de qualité, des vins de la Moselle. Il n'y pas de honte à en jouir sans complexe.

Nous, du moins certains d'entre nous, avons un patrimoine de savoir-faire spécifique en poutres, planches, billes, verres, fonds d'investissement, etc., etc., etc. Est-ce de la culture ou de la civilisation? S'il y avait une fierté collective, il y aurait de quoi. Et nous en vivons très bien.

Les ascendants honoreront les descendants? Les descendants honorent les ascendants, s'ils le peuvent.

Combien de vers de notre Renert connaissez-vous par cœur? Combien de chansons et de danses de notre folklore chantez et dansez-vous? Combien d'œuvres d'artistes locaux allez-vous voir ou entendre? Combien de nos paysages si beaux fréquentez-vous?

Devoir de mémoire, musées? La mémoire n'est féconde que si elle est vivante. Les musées, sont-ils fréquentés? Les enseignants y mènent-ils leurs classes?

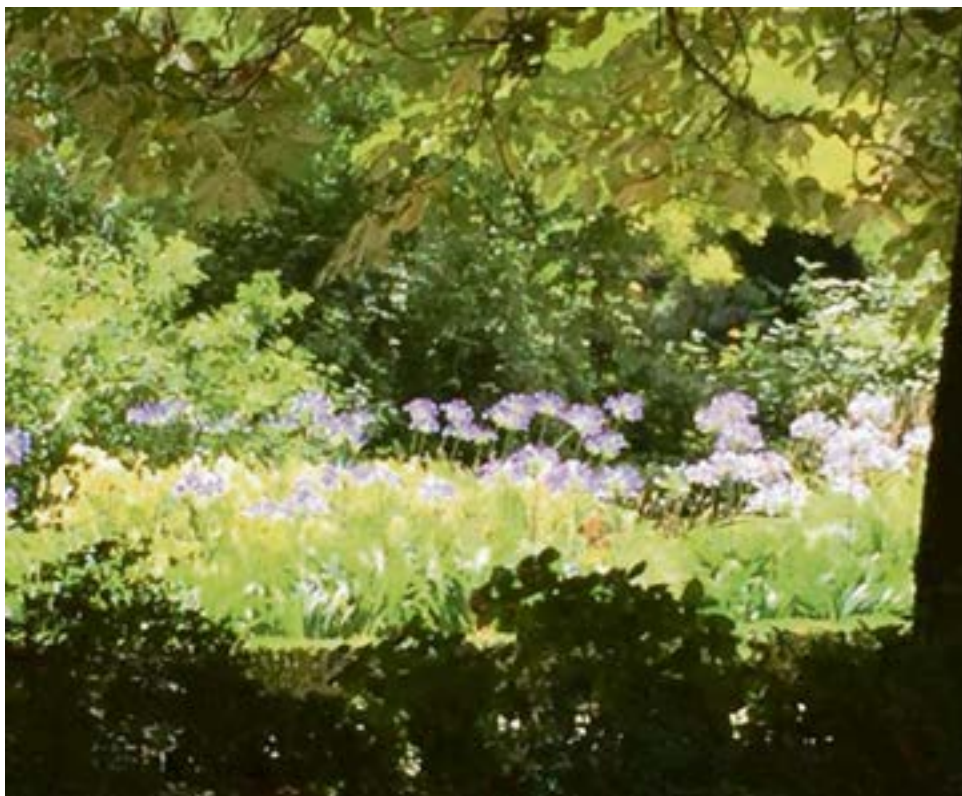
Il est criminel de garder pour soi des chefs d'œuvres, de les enfermer dans des chambres fortes, à l'abri des regards des amateurs.

Les chefs d'œuvre sont heureusement numérisés. Qu'attendons-nous pour les projeter sur de grands écrans aux endroits et aux heures de pointe?

À quoi servent les partitions non jouées, non écoutées? Les manuscrits non publiés, non lus? Les plans d'architecte non construits, non habités? Des œuvres d'art non accessibles, à quoi bon? Donnons-leur une chance.

Quel est votre projet? – Conserver. – Cela commence bien mal. – Préserver alors. – Je vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre musée. Je préfère vivre dans un jardin, une forêt, un laboratoire, un atelier, une usine.

Un compromis? L'atelier le jour, le musée la nuit. Le jour pour créer le patrimoine de demain, la nuit pour se reposer sur celui d'hier.



Le patrimoine UNESCO comme plus-value pour la société

Une vision durable

Robert L. Philippart

Le patrimoine culturel et naturel fait partie des biens inestimables et irremplaçables non seulement de chaque nation, mais de l'humanité tout entière. La perte, par la suite de dégradation ou de disparition de l'un quelconque de ces biens éminemment précieux constitue un appauvrissement du patrimoine de tous les peuples du monde. On peut reconnaître, en raison de leurs remarquables qualités, une valeur universelle exceptionnelle à certains des éléments de ce patrimoine qui, à ce titre, méritent d'être tout spécialement protégés contre les dangers croissants qui les menacent", note l'UNESCO dans ses Orientations devant guider la mise en œuvre du patrimoine mondial.

Par sa valeur universelle exceptionnelle, ses caractères d'intégrité et d'authenticité, le patrimoine UNESCO obtient une visibilité et notoriété inégalées. Certains sites dans le monde ont réussi à faire de leurs sites classés des attractions touristiques de tout premier ordre. Pas plus tard que le 6 décembre dernier, l'UNESCO avait organisé à Paris un colloque sur l'exploitation touristique de sites protégés. Les conclusions furent riches en propositions pour mieux canaliser les flux des visiteurs dans l'espace protégé et mieux connaître les comportements économiques de ceux-ci. Commerce et patrimoine ne peuvent s'exclure mutuellement, mais doivent se respecter dans leurs limites. Les sites UNESCO sont reconnus pour leur qualité de vie et les rendements économiques qu'ils suscitent peuvent être utilisés pour leur protection et leur mise en valeur, ainsi qu'à la sensibilisation du public.

La Commission luxembourgeoise pour la coopération avec l'UNESCO regrette qu'actuellement les inscriptions luxembourgeoises dans les divers programmes de l'UNESCO du pays n'aient que des retombées très limitées dans la campagne du nation-branding. Ce processus étant toujours en cours, la Commission – en relation avec les responsables d'Inspiring Luxembourg – espère que des évolutions vont se

dessiner sous ce point à un horizon très proche.

Le Ministère de la Culture, en coopération avec la Commission précitée, a pourvu, avec l'engagement d'un UNESCO Site Manager, à une fonction que l'UNESCO réclame pour tout site en classement ou classé. La mission de ce Site Manager est justement d'éviter une instrumentalisation du patrimoine à des fins commerciales. Son rôle est de coordonner tous les acteurs impliqués, de relever des lacunes législatives, les défaillances techniques, d'élaborer une vision sur 20 ans pour le développement durable du site UNESCO et de prévoir des actions de sensibilisation.

L'UNESCO ne demande pas la muséification des villes ou sites classés. Bien au contraire, elle se soucie d'une harmonie de l'architecture historique, authentique et intègre, de l'aménagement de l'espace et de l'intégration de l'architecture contemporaine. L'exemple le plus éloquent est celui qu'aucune nouvelle construction ne puisse obstruer la vue sur un site protégé pour sa valeur universelle. La prescription d'une démarche participative avec tous les acteurs institutionnels, privés et bénévoles pour élaborer une vision de développement durable, traduit déjà cette volonté de développer la ville de demain en commun, et avec tout le respect durable que l'on doit au patrimoine à valeur universelle. La protection du patrimoine n'exclut pas la

créativité artistique, ni commerciale. Par la loi du 29 juillet 1993, le fonds de rénovation de la vieille Ville avait eu comme mission la rénovation, en totalité ou en partie, de quatre îlots d'immeubles sis à la vieille ville. Cette mission est terminée, mais cela ne signifie nullement que la protection et la mise en valeur de la vieille ville ne soient plus poursuivies. La classification UNESCO, la législation relative à la protection du patrimoine archéologique et historique, le plan d'aménagement de la ville de Luxembourg, et l'Unesco Site Manager continueront à veiller à la qualité du patrimoine architectural reconnu pour sa valeur universelle exceptionnelle.

L'Année européenne du patrimoine 2018 regroupe l'ensemble des ressources héritées du passé, toutes formes et tous aspects confondus, d'ordre matériel, immatériel et numérique. Nombreuses seront les activités et festivités qui tourneront autour des monuments et sites historiques, les paysages historiques et les sites naturels, les savoir-faire, connaissances et modes d'expression qui témoignent du génie créatif. Le patrimoine inclut également l'œuvre cinématographique. L'UNESCO est en cours d'élaborer plusieurs programmes commémorant: en 2018, le 15e anniversaire de l'inscription, en 2003, de la collection photographique „The Family of Man“ au registre de la mémoire du monde, au titre de Patrimoine documentaire, et en 2019: le 25e anniversaire de l'inscription,

en 1994, de la „Ville de Luxembourg, ses vieux quartiers et ses fortifications“ sur la liste du patrimoine mondial. Ce projet démarrera en décembre 2019 et s'étendra sur toute l'année 2020. Cette fête n'aura pas exclusivement un caractère festif: ce sera l'occasion de mettre en place le plan de gestion avec ses activités et infrastructures de sensibilisation. Des projets pédagogiques feront aussi partie du programme. En effet, il ne suffira pas d'être fier du patrimoine mondial de l'UNESCO; à l'avenir il importera bien d'avantage encore d'apprendre les Valeurs que représente l'UNESCO en vue de vivre en paix.

Robert L. Philippart est UNESCO Site Manager



In the air

Venus as Footnote?

Ariel Wagner



In his 1971 book *In Bluebeard's Castle, Some Notes Towards the Re-definition of Culture*, literary scholar and European polymath George Steiner argued that increasingly widespread ignorance of Greek and Roman mythology, its characters and stories, had sent classical literacy into terminal decline. Where knowledge of classical culture was lacking and understanding a literary text depended on explanatory footnotes, the immediacy of the experience, its emotional impact, was lost. Reading became „academic“. Steiner takes as an example Act V, scene 1, lines 1-23, of Shakespeare's *The Merchant of Venice*, in which two young lovers play an erudite game based on Greek mythology: „Where it is necessary to annotate every proper name and classical allusion in the dialogue between Lorenzo and Jessica in the garden at Belmont [...] these marvellous spontaneities of enacted feeling become 'literary' and twice removed“. The lovers cite Troilus and Cressid[a], Thisbe, Dido, Medea and Ae-

son, before turning teasingly to their own story. My Signet Classic edition annotates all the names, plus the symbolism of the willow (forsaken love: cf. Desdemona and Ophelia) that Dido waves at her absconding lover. Shakespeare only wrote the scene because he was sure most of his audience, „groundlings“ included, would understand the allusions. Steiner thought that in the late 20th century such familiarity no longer existed.

He cites another example: Keats' 1818 poem *Endymion* („A thing of beauty is a joy for ever“): „What presence in personal delight can Endymion have when recent editions annotate 'Venus' as signifying 'pagan goddess of love'“? References to classical culture are so woven into the fabric of the poem that if even the name „Venus“ has to be explained, a „natural“ reading of the poem will be impossible: the reader will not feel the spontaneous pleasure of recognizing familiar names

and tropes.

And this was Steiner's point. The stories of classical Greece and Rome had for centuries been vital building blocks of European culture - just think of that modernist masterpiece *Ulysses*. So together with the loss of classical mythology „The major part of Western literature, which has been for two thousand years and more so deliberately interactive, the work echoing, mirroring, alluding to, previous works in the tradition, is now passing quickly out of reach.“ A vital part of the western literary canon was „modulating from active presence into the inertness of scholarly conservation.“ The natural transmission of classical literacy had ceased.

Steiner's pessimism related partly to the future: In the late 1960s, just before he wrote *Bluebeard*, our generation still knew the literary references - even if our love of the classical canon was tested to breaking-point at school, reading *Phèdre* or *Iphigenie auf Tauris*, one speech each, round the class. But what would he say, were he to rewrite the book today?

Since 1971 the situation has evolved, for better, but mostly for worse: Little of the classical literary canon still figures in school syllabuses, now geared to the needs of a technologically advanced consumer society, not the development of the individual consciousness - an evolution Steiner saw coming and called the „organized amnesia“ of primary and secondary education. Access to our literary heritage comes later, if it comes at all. But he would surely have applauded the revival of interest in classical mythology, the often inspired efforts to make the Greek gods and heroes accessible again, either by resetting them in a modern context, or retelling the old stories from a modern perspective. A couple of examples:

In Canongate's wonderful *Myths Series* (2005-2013), well-known authors were asked to reimagine mythological material, principally Greek (eg Margaret Atwood's *The Penelopiad* and Jeanette Winterson's *Atlas* reimagining Weight, 2005), but also Norse (AS Byatt's *Ragnarok*, 2011), Celtic, Chinese, Japanese, Slavic, Christian, Amazonian and Tibetan.

At home: In „Oh du do uewen, deem seng Hand“ (2017) four short one-act plays by Olivier Garofalo, Ian De Toffoli, Nico Helminger and Jeff Schinker rework the *Oedipus*, *Medea*, *Phaedra* and *Theseus* stories in suggestive explorations of today's world. And in his 2016 book *In c-Moll*, Guy Wagner sets the stories of *Antigone*, *Prometheus* and *Sisyphus* in their original context but recasts them as moments of revolt against authority.

Can these reworkings - in literature and other media, such as film - help save Venus and her companions from a fate as footnotes on a page with three parts glossary to one part text? Aside from their own aesthetic merits, they must be welcomed if they awaken interest in the original myths. While it is illusory to imagine that this alone could make a „natural“ reading of the classical literary canon possible again, any reading at all that would bring the texts out of their dusty libraries would be welcome. In the year of its bicentenary, how many people outside the Groves of Academe still read *Endymion*?

But the myths are vital in their own right - even if the classical canon they inspired is largely irretrievable. We need the old archetypes more than ever to help us understand ourselves and find our place in an arbitrary world.

Chroniques parisiennes

La déconstruction d'un mythe

Clotilde Escalle

A l'heure où les femmes dénoncent le harcèlement sexuel dont elles sont les victimes, à l'heure où d'autres femmes revendiquent le droit d'être importunées, tribune très mal perçue et mal comprise car certaines signataires vont trop loin dans la provocation, comme Catherine Millet qui évoque une certaine jouissance pendant le viol, là où il faudrait voir la femme comme un être capable de se défendre toute seule sans être protégée par des règles de toutes sortes, à l'heure donc où deux clans campent sur leurs positions, faisant de la femme une marionnette dont on se disputerait les faveurs, ou une pauvre créature à défendre, là où la parole tout de même se défait de ses bâillons et affirme sa liberté, la démonstration féministe d'Elfriede Jelinek, dans son dernier texte Ombre (Eurydice parle), paru chez L'Arche en janvier 2018, se fait tout en finesse, avec la beauté d'un mythe que l'on inverse. Coup de théâtre magistralement mis en scène par Katie Mitchell, metteur en scène britannique, pour ce spectacle, Schatten (Eurydice sagt), qui se joue jusqu'au 28 janvier 2018 au Théâtre national de la Colline – et si vous avez l'occasion de le voir à l'affiche ailleurs, précipitez-vous! Spectacle en allemand surtitré, qui mêle les genres, et découd sur scène les processus du théâtre et du cinéma, les entremêle pour une descente aux enfers fascinante, à laquelle on assiste avec la grâce d'un théâtre qui nous donne l'envers du décor – un récit en train de se bâtir sur scène et d'être filmé.

Là où les morts ont un sort enviable

Evoquons le procédé scénique d'abord: une voiture sur scène, une Coccinelle, une femme la conduit. Des cameramen la filment. Sur l'écran nous avons une action amplifiée, une perception charnelle des plus proches, le grain de la peau, une bouche passée au rouge à lèvres, une femme qui pense à voix haute, tandis que de l'autre côté de la scène, Le Chanteur – ainsi est nommé Orphée tout le long du spectacle ?



Photo Copyright : Gianmarco Bresadola

se prépare à entrer sur scène pour son concert de rock. Dans une cabine vitrée à l'avant-scène, une comédienne est la voix d'Eurydice. Multiplication des espaces scéniques et des images filmiques tout le long de ce voyage initiatique. Et la voix d'Eurydice agit comme une bande-son en direct, une voix off qui nous envahit. Tout est incroyablement intriqué, incroyablement là. Eurydice représente toutes les femmes. Elle incarne la patience, le dévouement, le sacrifice, ces conventions que l'on attend de la femme, et cette beauté, auxquels Le Chanteur ne renonce pas. Jelinek dénonce doucement son statut de femme objet. Dont Le Chanteur se repaît, lui qui, tout rock star qu'il est, a peur d'affronter les jeunes minettes hystériques, et qui chante, chante, épris de lui-même. Eurydice, déchaussée, se fait mordre par un serpent. Elle meurt. Le Chanteur ne se résout pas à sa mort et demande à la ramener du Royaume des ombres. Il le pourra à la condition que pendant la traversée – de longs tunnels éclairés de façon stroboscopique, parcourus en voiture – il ne se retourne pas pour la regarder. Et là, le mythe s'effondre. Eurydice ne veut pas revenir à la vie. Eurydice est écrivaine et elle ne veut qu'une chose, empêchée la plupart du temps de le faire lorsqu'elle était vivante: elle ne veut qu'écrire. Elle ne veut qu'être ombre, se dévêtir de ses atours et

n'être plus que cette voix. Ecrire, écrire. Fini alors le stéréotype de la beauté féminine, de cet idéal, que l'homme pare selon ses désirs. Eurydice ne veut pas aimer ni être aimée, elle veut être libre... d'écrire. Et là se joue tout ce qui sourd dans la vie d'une femme, même apparemment comblée: l'aliénation consentie, être un objet aimé, l'asservissement sexuel, le désir qui encombre. Le Chanteur repartira seul. Et Eurydice suppliera pour rester dans le royaume des ombres. Elle se dépouillera de ses vêtements. Par la grâce du cinéma, nous la verrons franchir de multiples couloirs et espaces qui la mèneront toujours plus loin, là où les morts ont un sort enviable. Oui, nous apprenons ici que les vivants envient les morts. Et nous comprenons cette envie. Car rien de plus beau finalement que cette femme, nue sur scène, assise à son bureau, sans plus aucune entrave, accomplissant son désir, celui d'écrire. Et que sont ces mots alors? A qui sont-ils destinés, au fin fond des souterrains? Existents-ils seulement? Et que signifie alors le passage sur terre?... Ecrire sans vanité, sans être plus rien qu'une ombre.

Splendeur de la déconstruction d'un mythe fait pour et par les hommes, où la femme est là pour faire rêver et suivre le rêve de l'homme, car il est vraisemblable que, aimant celui-ci, elle désire être sa possession. Eh bien, ici le lien se défait par la volonté d'Eurydice, et Le Chanteur, rock star, épris de lui-même revient à ce miroir/leurre qu'est sa vie.

„Je me perds, je le sens bien. J'ai déjà disparu. Je pleure déjà ma propre perte, et je suis certaine que plus tard le chanteur se rattrapera de son mieux, il prendra le temps pour ça, un temps pour pleurer, il le faut, il faut prendre son temps pour pleurer décemment.“ (Elfriede Jelinek, Schatten (Eurydice sagt))

Un spectacle rare, une splendeur d'intelligence et d'audace mêlées, un théâtre engagé, aucune caricature. Seules sont convoquées l'évidence de l'écriture de Jelinek et celle, non moins virtuose, d'une mise en scène qui interroge ici les ressorts du théâtre et hybride les territoires – avec des comédiens de premier plan. Que demander de plus?



Je dis ça, je ne dis rien...

Fantômes migrants

Enrico Lunghi

C'est un ancien corps de ferme dénommé l'Abbaye qui sert d'espace d'art contemporain à Annecy-le-Vieux, aujourd'hui intégré à la ville d'Annecy. En fait, il n'y a jamais eu d'abbaye, ni de moines ou de moniales à cet endroit: le nom provient d'une donation de terres agricoles faite au moyen âge par le comte de Genève à l'abbaye cistercienne de Sainte-Catherine du Semnoz, à une époque où l'ancienne Anniciaca, fondée sur les restes d'une importante villa romaine, avait déjà connu son heure de gloire de capitale rurale de la région, au croisement de trois routes importantes dans l'Antiquité.

Marco Godinho y expose jusqu'au 25 mars. Il a été invité par la Fondation pour l'art contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon, qui est aussi celle qui assure la direction artistique de ce lieu, en sus de son propre espace d'exposition, situé dans la ville nouvelle. Fondateur et président de la fondation, Jean-Marc Salomon est aussi collectionneur. Il a créé en 2015 un prix récompensant l'artiste lauréat/e d'une ré-

sidence de six mois à l'ISCP à Brooklyn. La première année, c'est Anita Molinero qui a recueilli le plus grand nombre de voix du jury, mais le travail du candidat Marco Godinho n'est pas passé inaperçu: l'une de ses pièces a rapidement intégré la collection du fondateur et cette rencontre aboutit à l'exposition actuelle.

Ce n'est pas la seule fois qu'un candidat malheureux est ainsi repêché par Jean-Marc Salomon: en 2017, c'est le couple David Brognon & Stéphanie Rolin qui, bien que n'obtenant pas le prix qui revient à Lise Duclaux (celui de 2016 étant allé à Thomas Traunel-Gauthier), est néanmoins invité à résider à New York pendant trois mois. Preuve que ce qu'il réalise a touché la sensibilité du président (et que les jurys sont parfois confrontés à des choix difficiles).

Dans la salle d'exposition voûtée, Marco Godinho présente des œuvres anciennes ainsi que de nouvelles créations. Pour lui, ces dernières sont „activées pour la première fois“. C'est comme si elles étaient déjà là avant, sous une forme passive, et qu'elles attendaient le bon moment pour être prises en compte par le spectateur. En

effet, chaque œuvre est comme un „dispositif d'enregistrement“ d'une action réalisée auparavant par l'artiste et à laquelle il donne ensuite une forme sensible, dans un langage plastique qui s'appuie sur l'ensemble du vocabulaire disponible dans l'art contemporain. Car tout chez Marco Godinho - à commencer par lui-même - est en devenir, mais tout est aussi en transformation constante, et destiné, un jour ou l'autre, à disparaître.

Les mouvements non tranquilles du langage et du territoire sont peut-être le véritable thème de son travail, mouvements auxquels il participe pleinement, comme chacun d'entre nous, en les subissant et en les nourrissant à la fois. C'est que, qui plus qui moins, nous avons été façonnés par l'idée que le langage et le territoire sont quelque chose de fixe, voire d'immuable: durant le 19ème et une partie du 20ème siècle, les nations se sont construites sur ces notions, en les imposant parfois par la force aux populations récalcitrantes (il suffit de penser aux efforts entrepris par beaucoup de pays - la France en tête - pour éradiquer les dialectes régionaux, et ce jusque dans les années 1970). Il était

probablement nécessaire, dans cette phase d'industrialisation et de capitalisme conquérants, d'ancrer les populations à des territoires définis afin qu'elles participent pleinement à la production et à l'achat des biens de consommation, pour l'exportation ou pour le marché intérieur. Mais la récente mondialisation, avec sa frénésie circulatoire et sa communication effrénée, bouscule les fixités, créolise les langues, estompe les repères d'appartenance et multiplie les identités, comme si le nouvel ordre induit par les multinationales, avide de travailleurs et de consommateurs malléables, déterritorialisés et déculturels, promouvait naturellement (càd par sa nature propre) les notions qui le consolident et les esprits qui le servent. Et en effet, une transformation sociétale profonde comme celle qui est en cours commute les valeurs jadis positives en héritages passés et régressifs, prônant sans retenue une pensée unique (l'idéologie de la croissance et la croyance aveugle dans les vertus du marché, par exemple,) présentée comme vérité ultime. Marco Godinho s'intéresse aux trajectoires individuelles et aux petits gestes qui, aussi fugaces fussent-ils, rendent visibles les changements qui affectent nos vies et la perception que nous en avons, et constate que nous sommes amenés à continuer sans „appartenance à une seule terre, à une seule nation, à une seule langue“. Dans chacune de ses œuvres, il renvoie à „la condition fragile d'un monde [...] qui tend à devenir un fantôme apatride, somnolant entre les eaux troubles d'un présent incertain“. En tant que protagoniste du monde actuel, il assume entièrement les tensions générées dans nos vies devenues

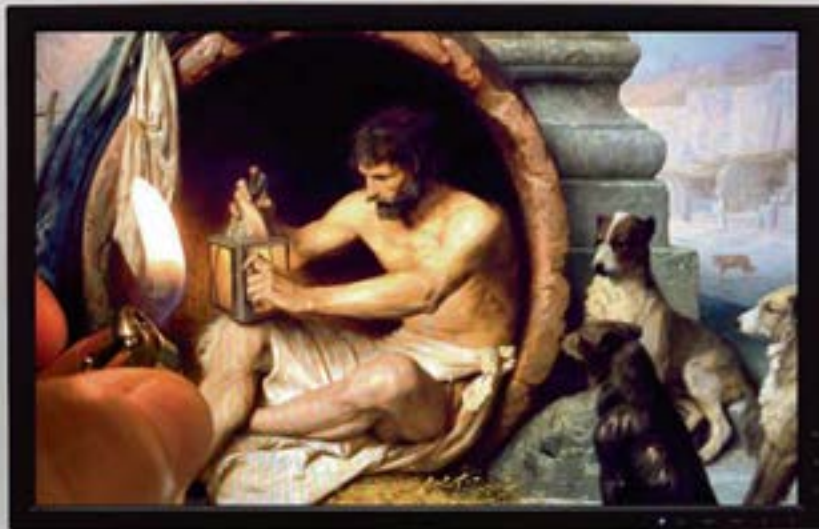
nomades, migrantes, métissées, et paradoxalement confrontées à l'oubli par la surabondance d'informations qui nous assaille. History Revisited (Memory Hole) en est un bel exemple. L'artiste a rassemblé une centaine d'encyclopédies universelles d'origines diverses, les a vidées de leurs images puis disposées à même le sol, comme un tapis de savoirs lacunaires. Il ne reste donc à voir que du texte sur les pages incomplètes, et à l'ère de la communication par l'image, cela sonne comme une condamnation à mort des connaissances accumulées.

Mais la poésie que Marco Godinho confère à ses actions et à ses œuvres les immunise contre le désenchantement et le désespoir. Cette poésie, il la puise dans la nature (au sens large) et dans l'histoire (culturelle). La pièce Cycle lunaire (6 septembre - 4 octobre 2017) est réalisée avec des unes du quotidien Le Monde parues dans la période indiquée. Le premier jour, c'est la pleine lune: au stylo à bille, l'artiste noircit la page du journal autour d'un grand disque qui laisse partiellement visibles les informations de la journée. Celles-ci deviennent, tout à coup, à la fois intrigantes et risibles, comme le devenir humain est à la fois grandiose et insignifiant en regard du ballet des corps célestes. Les jours suivants, le disque se rétrécit, en phase avec notre satellite naturel, jusqu'à devenir une mince faucille ne laissant plus entrevoir que des bribes d'informations incompréhensibles, puis il disparaît entièrement, pour croître à nouveau à partir du lendemain et redevenir entier à la fin. Et pour bien faire correspondre événements médiatiques et jeu des constellations, Mar-

co Godinho laisse un vide sur le mur pour les lundis, jours où ce quotidien ne paraît pas. Le hasard ayant voulu que pendant ce court cycle mensuel, un numéro du journal n'ait pas été distribué en France en raison d'un problème technique, cet emplacement là aussi reste vierge. Je trouve que cette pièce, dans la modestie même des moyens qu'elle déploie pour ouvrir sur d'immenses rêveries, est une très belle réussite.

Il y a aussi Together: sur un petit écran tourne en boucle une vidéo muette montrant un extrait du tableau de Jean-Léon Gérôme (1860) sur lequel on voit Diogène dans son tonneau en terre cuite allumant la lanterne avec laquelle il se promenait en plein jour dans les rues d'Athènes „pour chercher un homme honnête“ - ce qui était probablement aussi difficile alors qu'aujourd'hui. Mais la main de l'artiste interagit avec l'image en tenant un briquet allumé dont le reflet se superpose à la flamme qui éclaire le grand philosophe grec entouré de chiens curieux (allusion évidente au mouvement de pensée cynique). Une complicité s'installe, à travers le temps et l'espace, entre Marco Godinho et Diogène, par l'intermédiaire du verre réfléchissant d'un écran d'ordinateur et de Wikipédia. Avec les autres œuvres de l'exposition, c'est une manière supplémentaire de préserver la „mémoire des fantômes sans nations“ - et parfois celle des grands esprits.

(Les citations entre guillemets sont tirées du livret accompagnant l'exposition The Memory of the Stateless Ghosts)



Miah Persson, Sopran und Anna Larsson, Mezzo-Sopran über Mahler, Marketing und Schnaps

„Zuerst singst Du, dann bekommst Du Deinen Schnaps“

Alain Steffen

Kulturissimo: Sie sind beide Opern- und Konzertsängerinnen. Im Vergleich zu solchen Partien sind die in Gustav Mahlers 2. Symphonie doch recht kurz. Worin besteht denn eigentlich das Interesse für eine Sängerin, solch kurze Soli überhaupt zu singen und damit sogar auf Tournee zu gehen?

Anna Larsson: Für mich ist es sehr wichtig und auch schön, diese wunderbaren Soli zu singen und mich als Teil eines Ganzen zu sehen. Denn das ist ja Mahlers Zweite. Jeder von uns ist ein Teil von etwas sehr Großem, etwas, das über die Musik hinausgeht. Aber selbst solche kleinen Partien sind bei Mahler nicht zu unterschätzen. Immerhin muss man mit dem Chor und dem Orchester interagieren und sofort auf den Punkt kommen. Man steht hier nicht als Sängerin im Mittelpunkt, sondern es ist das Werk, um das es hier geht.

Miah Persson: Ich sehe das genauso. Meine Partie ist ja an sich noch „undankbarer“ als die der Mezzo-Sopranistin oder Altistin, denn ich habe überhaupt kein richtiges Solo, sondern bin in den Chor miteingebunden. Aber ich kann Ihnen sagen, es ist für mich jedes Mal ein überwältigendes Gefühl, diese Partie zu singen.

„k“: Man redet ja viel von typischen Schubert-, Schumann-, Mozart- oder Wagner-Sängern. Gibt es eigentlich auch den typischen Mahler-Sänger?

A.L.: Ich denke, als Mahler-Interpret muss man einen Bezug zur Volksmusik haben, muss diese Welt, aus der Mahler kommt und aus der er heraus komponiert, verstehen. Es sind keine intellektuellen Lieder, sie verlangen ein tiefes emotionales Einlassen und enorm viel Subtilität in der Interpretation. Auf der einen Seite scheinen sie sehr einfach, auf der anderen ist es aber enorm schwierig, genau den wienerischen und schmerzhaften Ton zu treffen, den Mahler verlangt. Aber man darf nicht überinterpretieren.

M.P.: Für Sopran hat Mahler ja nicht so viel geschrieben. Ich habe zwar verschiedene seiner Lieder gesungen, aber im



Foto: artistbilder/Monika Rittershaus

Miah Persson

Grunde sind es die 2. Symphonie und der vierte Satz aus der 4. Symphonie, die für mich in Frage kommen und die ich auch regelmäßig singe. Aber dieses „Himmliche Leben“ aus der Vierten ist ganz anders konzipiert als die Lieder, die Mahler für die tiefere Stimmlage komponiert hat.

„k“: Frau Larsson, Sie haben Ihre internationale Karriere sofort mit einem Paukenschlag begonnen, nämlich mit Mahlers 2. Symphonie, Claudio Abbado und den Berliner Philharmonikern. Wie ist es damals zu dieser doch außergewöhnlichen Zusammenarbeit gekommen?

A.L.: Das war 1997, und es ging eigentlich damals sehr schnell. Meine Agentur hatte auch Peter Mattei unter Vertrag, der wiederum mit Claudio Abbado in Don Giovanni in Aix-en-Provence zusammenarbeitete. Abbado fragte dann meine Agentin, ob sie keine Sängerin für Mahlers 2. Symphonie hätte. Und sie gab Abbado dann eine Kassette (lacht) - wissen Sie noch, was das ist - auf der ich Mahler-Lieder

sang. Eine Woche später rief mich meine Agentin an und sagte: „Claudio Abbado will Dich für die Aufnahme von Mahlers Zweite als Solistin haben.“ Ich freute mich riesig. Und während den Proben rief sie mich noch einmal an. „Wie wäre es, hättest Du Lust auch Mahlers 3. Symphonie zu singen. Esa-Pekka Salonen sucht jemanden für seine Aufnahme mit dem Los Angeles Philharmonic Orchestra. Seine vorgesehene Solistin Olga Borodina ist schwanger und kann nicht singen.“ So habe ich innerhalb einer Woche Mahlers Zweite mit Abbado in Berlin und Mahlers Dritte mit Salonen in Los Angeles aufgenommen.

„k“: Miah Persson, ich habe gelesen, dass Sie mit einigen Klischees nicht einverstanden sind, die den Opernbetrieb heute immer mehr zu prägen scheinen. Wie beispielsweise das Aussehen.

M.P.: Ja, leider wird das heute immer mehr zu einem Problem. Am Anfang meiner Karriere habe ich das nicht so stark empfunden, aber seit immer mehr Filmregisseure sich an die Oper wagen und die Oper selbst quasi filmreif sein muss, - denken Sie nur an die vielen Live-Übertragungen in den Kinos - wird immer mehr, fast zu viel Wert auf das Äußere gelegt. Natürlich spricht nichts dagegen, eine hübsche Sängerin für eine solche Produktion zu casten, vorausgesetzt sie hat auch das stimmliche Potential. Aber leider nimmt man heute lieber vokale Schwächen in Kauf, als eine nicht so attraktive aber stimmlich bessere Sängerin zu engagieren.

A.L.: Aber das gilt nicht nur für die Oper. Viele Major-Plattenfirmen setzen auf schöne Musiker und Solisten, die dann auch werbemäßig sehr gepusht und bewusst zu Stars aufgebaut werden, ohne dass ihre musikalische Leistung es wirklich rechtfertigt. Jugendwahn und Erotik spielen heute in der Klassik-Branche eine sehr große Rolle.

„k“: Sie haben aber mit solchen Produktionen, bei denen das Visuelle doch eine sehr wichtige Rolle spielt, keine Probleme. In Blank Out von Michael van der Aa hatte das Publi-

kum sogar 3D-Brillen.

M.P.: Ich muss Ihnen gestehen, dass ich vorletzte Weihnachten zu Hause am Klavier saß und geweint habe. Die Rolle in Michael van der Aas Oper ist so komplex, besonders am Anfang, dass ich unheimliche Schwierigkeiten hatte, mir diese Partie anzueignen. Doch im Laufe der Zeit bin ich immer besser damit klargekommen, so dass ich sie jetzt wirklich verinnerlicht habe. Diese Oper ist einfach toll konzipiert, sie ist originell und setzt das visuelle Element optimal ein. Zudem „benutzt“ Michael van der Aa mich als Solistin nicht für Aha-Effekte. Demnach ist Blank Out für mich hervorragende zeitgenössische und zudem sehr originelle Oper.

„k“: Van der Aas Blank Out ist ja ein schönes Beispiel dafür, was man heute alles mit dem Kunstbegriff Oper machen kann. Wie glauben Sie, wird sich die Oper in der Zukunft entwickeln?

A.L.: Nehmen Sie beispielsweise den neuen Ring des Nibelungen an der New Yorker Met. Hier spielt die Technik eine enorm große Rolle, und die Inszenierung ist sehr filmorientiert. Ich denke, das wird die Zukunft sein. Nämlich näher am Film und an der Unterhaltung zu sein. Seit Chéreaus Ring in Bayreuth Mitte der siebziger Jahre hat sich etwas verändert. Die Bühnenbilder, die Kostüme, die Beleuchtung wurden immer wichtiger und haben den Sänger in den Hintergrund gedrückt. Rosalies Ring, auch in Bayreuth, war für mich das typische Beispiel einer reinen Designer-Oper ohne glaubhafte Figuren. Obwohl das optisch sicherlich sehr schön war, kann es für einen Sänger unheimlich frustrierend sein, nur Staffage zu sein.

M.P.: Man muss aber auch fair sein und sagen, dass wir heute diese Möglichkeiten haben. Ich denke, in jeder Zeit hat man versucht, technische Neuigkeiten und Erfindungen mit in die Oper einfließen zu lassen. Schon vor vierzig Jahren hat es den Opernfilm gegeben. Denken Sie nur an Karajan, Losey und Zeffirelli. Mit all diesen neuen Bereicherungen bringt man sicherlich eine neue, junge Generation von Zuhörern in die Opernhäuser. Aber auch traditionelle Inszenierungen ohne technischen Schnickschnack wird es immer geben. Für einen Rosenkavalier oder einen Figaro braucht man weder eine großartige Bühnentechnik noch spezielle Effekte.

A.L.: Gerade in solchen traditionellen Inszenierungen merkt man, wie musikalisch der Regisseur ist. Und wenn man dann tatsächlich mit einem musikalischen und sängerfreundlichen Regisseur zusammenarbeiten darf, ist das für uns Sänger eine wundervolle Erfahrung. Wir brauchen uns hier dann nur auf unsere Figuren einzulassen und ihnen einen Charakter verleihen.

M.P.: Was ja auch eigentlich unsere Aufgabe ist. Wir sind Opernsänger und als solche müssen wir versuchen, die von uns



Foto: Anna Thorbjörnsson

Anna Larsson

dargestellten Figuren glaubhaft zum Leben zu erwecken. Das nämlich ist Oper! Und mit einem guten Regisseur kann man das. Und dann ist es auch egal, wo und wann die Handlung spielt. Wenn die Figuren und ihre Beziehungen zueinander glaubhaft sind, dann stehen sie an erster Stelle. Und das merkt das Publikum auch. Die Szenerie bleibt dann im Hintergrund, behält ihren illustrativen Charakter. Bei der Oper müssen die Figuren im Vordergrund stehen, nicht die Technik!

„k“: Ist es schwierig für Sie als Sänger, zeitgenössische Oper zu singen?

A.L.: Leider haben viele zeitgenössische Komponisten nicht das Talent, für die menschliche Stimme zu komponieren. Sie haben keine Opernerfahrungen und komponieren aus einem theoretischen Konzept heraus. Das bringt mit sich, dass es unwahrscheinlich zeitaufwendig ist, diese Partien zu lernen und meistens dann auch sehr wenig Spaß macht, sie einzustudieren. Darüber hinaus ist es oft für die Stimme nicht förderlich, diese Musik zu singen, da sie gegen die Natürlichkeit des Singens komponiert ist. Solche Opern verschwinden dann meistens auch sehr schnell von der Bildfläche, weil sie all das, was große Oper eben ausmacht, nicht haben.

M.P.: Ich habe bisher eigentlich recht wenig zeitgenössische Musik gesungen. Einerseits finde ich verschiedene Werke sehr interessant, muss aber auch sagen, dass es für mich viel schwieriger und zeitaufwendiger ist, solche Partien zu lernen und zu singen, als jetzt einen Rosenkavalier oder

eine Mozart-Oper. Blank Out ist beispielsweise eine extreme Oper. Es gibt kein Orchester, keinen Dirigenten. Alles ist a cappella, und ich bin als Sängerin komplett auf mich alleine und auf meine Interaktion mit der Technik gestellt. Trotzdem ist es eine sehr spannende Erfahrung, die ich auf keinen Fall missen will.

„k“: Heute ist ja auch der Druck auf Sänger und Musiker enorm groß. Heute müssen Sie hier, morgen dort singen. Wie steht es eigentlich mit Alkohol-, Drogen- oder Medikamentenabusus in der Klassikbranche aus?

A.L.: Also wenn ich ehrlich bin, gibt es diese Probleme so gut wie gar nicht in unserer Branche. Und das ist wohl dadurch zu erklären, dass ein Sänger unter Einfluss von Drogen und Medikamenten nicht singen kann. Unsere Stimmbänder sind so sensibel, dass sie auf alles reagieren. Würden wir Beruhigungsmittel oder ähnliche Psychopharmaka nehmen, dann wäre unser Singen beeinträchtigt.

M.P.: Höchstens rauchen oder auch einmal Alkohol. Aber nur in geringen Mengen, weil man durch Alkohol sofort die Kontrolle verliert. Aber man darf sich auch nicht zu viel einschränken. Ich habe mir geschworen, dass, wenn ich durch das Singen plötzlich nicht mehr die normalen Dinge im Leben machen kann, sprich mir ein Glas Wein oder ein Bier genehmigen, würde ich aufhören. Ich kann nur mein Bestes auf der Bühne geben, wenn ich in meinem Leben zufrieden bin. Und dazu gehören auch die kleinen Freuden.

„k“: Viele große Stimmen wie Birgit Nilsson, Berit Lindholm, Martti Talvela, Heikki Siukola, Helge Brilioth, die sich insbesondere im schweren und im Wagner-Fach bewährt haben, kommen aus den skandinavischen Ländern.

A.L.: Abgesehen von der hervorragenden Ausbildung, die wir genießen, führt man in den skandinavischen Ländern ein relativ gesundes Leben. Die Schweden beispielsweise vermeiden Stress, sind gerne unter sich, philosophieren, sind im Einklang mit der Natur. Wenn sich Schweden amüsieren wollen, gehen sie irgendwo hin, wo sie alleine sind. (lacht)

M.P.: Ja, und wir singen sehr viel. In Chören, zu Hause, immer wird gesungen. Das gehört zum Leben dazu. Die schwedische Sprache ist an sich eine sehr gesangliche, melodische Sprache. Aber das Wichtigste ist tatsächlich das Singen. Wir singen in der Kirche, in der Schule, zu Weihnachten, zu Ostern, zu Mittsommer. Oh ja, besonders am Mittsommerfest. Singen hat bei uns sehr viel mit Lebensfreude und auch mit Alkohol zu tun. Zuerst singst Du, dann bekommst Du Deinen Schnaps. Das gehört auch zu unserer Kultur dazu. (beide lachen)

Prix Nobel ou pas prix Nobel

Upton Sinclair

Michel Decker

Qu'est-ce que Joan Baez, la grande dame de la chanson étatsunienne et Georges Moustaki, ce grand de la chanson française (pensez au Météque!) ont en commun? Ils ont chanté tous les deux la chanson de Nicola et Bart. Joan Baez l'a d'ailleurs écrite en 1971, en mémoire de Nicola Sacco et de Bartolomeo Vanzetti, avec musique d'Ennio Morricone, et c'est Georges Moustaki qui l'a chantée le premier en langue française. Le texte en est extrêmement simple: „A vous, Nicola et Bart, Reposez à jamais dans nos cœurs, Ce dernier moment est le vôtre, Cette agonie est votre triomphe.“

Qui sont Nicola et Bart? Il ne s'agit pas, bien sûr, d'un couple d'amoureux comme Roméo et Juliette. Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti sont deux immigrés italiens aux USA après la première guerre mondiale. Et ils sont des travailleurs anarchistes engagés. Raison pour laquelle ils sont condamnés à mort dans un procès au Massachusetts, en 1921, procès tellement biaisé qu'il peut bien être considéré comme le précurseur des procès staliniens en Union soviétique. Après une bataille de six ans et tous les recours ayant été épuisés, les deux Italiens ont été exécutés sur la

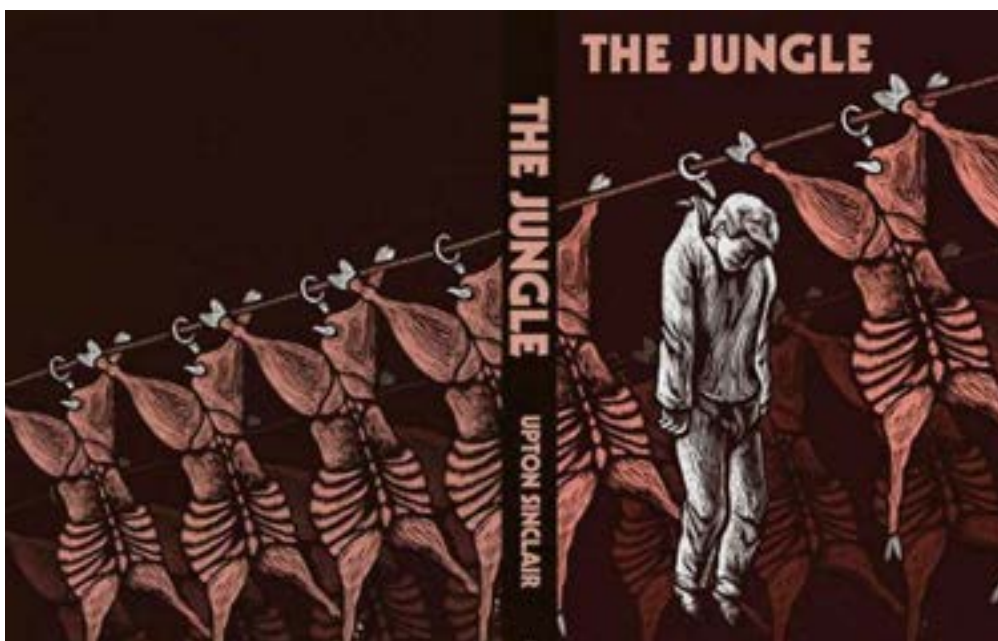
chaise électrique en 1927. Ce procès était tellement scandaleux que 50 ans après, le gouverneur de Massachusetts, Michael Dukakis, suite à un rapport détaillé, a avoué publiquement l'absence de procès équitable et a réhabilité Nicola et Bart, ainsi que leurs familles. Mais longtemps avant, l'histoire malheureuse de Sacco et Vanzetti avait déjà été rapportée dans les moindres détails dans un gros livre „Boston, A Documentary Novel“, édité en 1928, un an donc après l'exécution des deux ouvriers. L'auteur de cette œuvre magistrale d'investigation est Upton Sinclair, auteur prolifique, né à Baltimore en 1878 et mort à New Jersey en 1968, à l'âge de 90 ans.

Auteur et politique

Upton Sinclair a écrit près de cent livres et des milliers d'articles. Il a appris le français, l'allemand et l'italien. Outre une vie plus que remplie d'écrivain, il a essayé de mener une vie d'homme politique afin de transposer ses idées d'un monde meilleur dans la pratique. Il se présentait en tant que socialiste pour les élections au Congrès en 1920 et pour le Sénat en 1922, sans succès pourtant. En 1930, il était le

candidat de son parti pour le poste de gouverneur en Californie. En 1934, il était de nouveau candidat pour le gouverneur de Californie, cette fois-ci comme candidat des démocrates et avec une plateforme qui avait comme thème „End Poverty In California“. Il avait toutes les chances d'être élu, sauf qu'il avait contre lui l'establishment de Hollywood avec Louis B. Mayer de la MGM, et qui soutenait avec tous les moyens le gouverneur sortant républicain. Hollywood poussait ses employés à voter républicain et sortait des films de propagande contre Sinclair vis-à-vis desquels il n'avait pas de moyen pour répliquer. Ainsi vont parfois les élections démocratiques. Après ces déconvenues en politique, Upton Sinclair se tournait à nouveau vers son métier d'auteur et d'observateur de la société américaine.

Et c'est peu dire qu'il était un observateur engagé, très sensible aux injustices de la société capitaliste américaine de l'époque. Dans son livre „Boston“, 750 pages écrites en neuf mois, il déroule devant le lecteur les détails du terrible procès contre Sacco et Vanzetti. Mais en même temps, en mêlant ici réalité et fiction, il procède à une description sans fard de la société de ce petit État, oh combien influent, qu'est le Massachusetts et surtout sa capitale Boston. C'est à Boston qu'a eu lieu en 1773 la révolte contre le parlement anglais, connue sous le nom de „Tea Party“; puis, entre 1877 et 1914 ont eu lieu aux États-Unis, les rébellions ouvrières les plus importantes jamais connues. Et en même temps, il y a eu une concentration de richesses énormes entre les mains de quelques-uns, comme Rockefeller, JP Morgan et autres. Et pourtant, 150 ans après la Tea Party, il n'est plus question de révolution au sein de la classe dominante à Boston dont la préoccupation est de museler toutes vellétés de socialisme au sein de la classe ouvrière. Afin de tracer le tableau de cette société, Sinclair se sert essentiellement du personnage, oh combien fascinant et charmant, de Lady Cornelia Thornwell, la veuve de l'ancien gouverneur. A la mort de son mari, elle décide que 40 ans d'exécution de la volonté des autres est assez et elle décide de vivre sa vie désormais librement. Elle quitte donc son domicile clandestinement, avec un minimum d'argent en poche, et se cherche un travail parmi les plus modestes. Elle loue une minuscule chambre chez une famille d'immigrés italiens et elle y fait la



Couverture du célèbre roman Jungle de Upton Sinclair



L'auteur américain Upton Sinclair (1878-1968)

connaissance de Bartolomeo Vanzetti. Avec le temps, Cornelia développe une grande admiration pour cet homme bon et simple, hors du commun. A travers les époux de ses trois filles, Cornelia est en contact avec les groupes les plus influents de la société bostonienne. En effet, l'un est un industriel prospère, le deuxième un des banquiers les plus importants et le dernier est avocat d'affaires. Sa petite fille préférée, Betty, a également décidée de s'échapper du carcan familial et devient une des forces essentielles du mouvement de défense des deux anarchistes, Nicola et Bart. Les sommités des institutions locales, comme Harvard et MIT, sont également impliquées dans cette malencontreuse affaire et jouent le rôle de rouages obéissants du système. Les élites contre le peuple!

Jungle

Parmi ses nombreux livres, Sinclair en a consacré un, très intéressant, à l'industrie naissante du pétrole en Californie, dont le titre est „Oil“. Mais le livre qui a fondé sa réputation dès 1906 est son enquête menée sur les grands abattoirs de Chicago, „Jungle“.

Dans „Jungle“, Sinclair nous fait vivre les espoirs et les déceptions brutales d'une famille d'immigrés lituaniens à Chicago au tout début du XXe siècle. Quittant leur pays rétrograde, sous la coupe du tsarisme russe, ils sont prêts à s'y mettre tous pour

se construire, dans ce pays de la liberté, une vie digne. Ils ont quelques économies et surtout leur force et leur envie de donner le meilleur d'eux-mêmes pour réussir. Mais ce changement de société est trop brutal pour eux; de la Lituanie paysanne aux „stockyards“ de Chicago, c'était largement au-dessus de leurs forces. Et ils y ont tout laissé: leurs économies d'abord, leur santé ensuite, leurs illusions enfin et, pour plusieurs d'entre eux, carrément leur vie. La description des systèmes d'exploitation à Chicago, et notamment de l'industrie de la viande est d'une cruauté extrême. A tel point que la publication du texte, d'abord dans le périodique de gauche „Appeal to Reason“ lu par 500 000 personnes, a provoqué de fortes réactions. Hélas, les informations fournies par Sinclair se sont toutes avérées correctes, même les plus choquantes. L'impact du livre était tel qu'il a remué jusqu'au président Théodore Roosevelt et l'a obligé à mettre en œuvre des réformes du droit du travail et de la réglementation en matière de production alimentaire via le „Pure Food and Drug Act“ de 1906, afin d'endiguer les pires excès.

Oil

Dans le livre „Oil“, publié en 1927, Sinclair nous emmène dans le monde de l'exploitation du pétrole en Californie du sud. Un industriel du pétrole, indépendant des grands groupes, emmène son très jeune fils Bunny lors de ses déplacements sur les

chantiers et dans les réunions, afin que Bunny apprenne le métier le plus tôt possible. Mais si le père se concentre exclusivement sur son métier, avec succès, Bunny rêve à améliorer la société fruste et brutale, dans laquelle les „gens qui ne sont rien“ (1) souffrent sévèrement. Malheureusement, il y a peu de place pour les rêveries dans le monde du business. C'est ce que père et fils doivent apprendre à leurs dépens. Sauf pour un aspect: le père invente un enseignement religieux de la Troisième Révélation pour éviter une brutalité dans une famille fondamentaliste. La blague est qu'un fils malin de la famille fait sienne cette invention de toute pièces et deviendra avec le temps un meneur religieux puissant et célèbre en Californie et au-delà. Sinclair y présente également les aspects des revendications salariales des ouvriers, la concentration des entreprises pour former les grands groupes puissants, tellement puissants qu'ils peuvent influencer facilement la grande politique à leur avantage. Le tout calqué sur des événements réels.

Prix Nobel?

Upton Sinclair était proposé pour le prix Nobel de littérature en 1932 par 800 personnes, parmi lesquelles les plus grands esprits de son époque, comme Albert Einstein, Bertrand Russell et George Bernard Shaw. Il arrivait parmi les finalistes. Mais il faut penser que Sinclair a trop dérangé la bonne société avec ses propositions d'une société plus juste selon le modèle socialiste. Et en mettant en évidence l'utilisation de la „Terreur blanche“ de la classe dominante afin de contrecarrer les aspirations de ces „gens qui ne sont rien“ (1), de ces immigrés venant d'Europe aux Etats-Unis, il s'est fait des ennemis mortels parmi les plus influents. Ce qui ne l'a pas empêché de vivre jusqu'à l'âge de 90 ans, en nous laissant un trésor d'informations de premier plan sur un monde passé qui, hélas, a l'air de vouloir se réimposer à nous en ce moment. Car le rêve de beaucoup de gens qui se prennent pour des dirigeants est de revenir aux conditions d'exploitation de la Terre, y compris les humains, comme il y a cent ans. Et cela après cette période d'interruption favorable aux „gens qui ne sont rien“ (1), interruption suite à la révolution bolchévique de 1917, la dégradation de la réputation du capitalisme des années 30 et 40, le Programme du Conseil National de la Résistance français en 1944 et la Déclaration universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies en 1948. Il faut souhaiter que Upton Sinclair puisse transmettre son savoir profond de la nation américaine qui se croit „élue“ à un maximum de gens afin d'en tirer les conclusions utiles pour notre planète.

(1) Citation du président français Macron

Tabuisierte Fragen

Wie umgehen
mit den Rechten?

Barbara Höfeld

Jahrelang genügte es, sie zu ignorieren, über sie zu spotten, sie „Nazi“ zu nennen, sie als Schandfleck zu betrachten. Das reicht heute nicht mehr. Die Wahlergebnisse sprechen eine harte Sprache.

Ich begann zu fragen: Was ist heute überhaupt „rechts“? Wer ist „rechts“? Die Rechten selbst nennen sich selten so. Sie sagen meistens: wir sind Patrioten! Wir lieben unser Vaterland! In Deutschland sagen sie auch: wir halten uns an die Verfassung. Dies müssen sie ständig betonen, weil ihre Inhalte eben die Verfassung meistens nicht spiegeln. Ihnen geht es nicht um Menschenrechte, sondern um Rechte für „Deutsche“.

Eine Zeitschrift aus diesem Umfeld heißt „Junge Freiheit“, existiert schon einige Jahre und wurde von vielen untersucht, die ihr misstrauen. Auf einem Blog des „Duisburger Instituts für Sprach- und Sozialforschung“ fand ich jemanden, der sich fragte, wie weit jenes Blatt das Gedankengut von Carl Schmitt wiedergibt. Dieser Schmitt war der Chefideologe der Nazis; eine seiner Thesen: kein Mensch ist dem andern gleich, und darum dürfen sie auch nicht gleich behandelt werden. Oder: Parlamentarismus ist überholt. Auf dem Duisburger Blog las ich, dass ein Mitarbeiter der „Jungen Freiheit“ offen von einer „Neuen Rechten“ gesprochen hatte, „die er als Kern einer geistigen Gegenelite verstand, die in der Lage sein sollte, in einer Situation der ‚großen‘ Krise Führungsposition in Staat und Gesellschaft zu übernehmen.“ Zur Begründung wird der Mitarbeiter zitiert mit: „Es geht um Einsicht, wirkliche Einsicht haben nur wenige. Das kann nur eine Elite betreffen, es ist absurd zu behaupten, dass plötzlich Millionen von Menschen die tatsächlichen Zusammenhänge begreifen.“ Und in einem anderen Zusammenhang schreibe der Mitarbeiter: „Es müssen sich, um eine Formel Enzensbergers zu benutzen, historische Minderheiten bilden, die notfalls gegen erdrückende Mehrheiten ihre Position behaupten und wenn der Fall eintritt, handlungsbereit sind.“ Die „tatsächlichen Zusammenhänge“ entsprechen dann der rechten



Ideologie. Soweit eine Richtung der intellektuellen Rechten. Eine andere Richtung wären die Verfechter der Volksabstimmung für alles, sie lehnen die repräsentative Demokratie ab. Ich nenne sie hier die „Plebiszitären“. Nach ihrer Auffassung soll „der Bürger“ endlich selbst bestimmen und nicht die Parteien! Sie stützen sich auf einen schon in der Weimarer Republik virulenten Hass auf „Parteien“ - die anderen natürlich, nicht die eigene, die sie als „Bewegung“ verstehen. Wie damals die Nazis: ihre „Bewegung“ organisierten sie nach dem „Führerprinzip“, nicht per Wahl.

Das können sie sich heute nicht erlauben. In Deutschland hat es die 2015 gegründete Partei „Alternative für Deutschland“ (AfD) letzten September mit 94 Sitzen in den Bundestag geschafft. Eine politische Linie kann ich dort noch nicht absehen; anscheinend begnügt sich die Partei vorläufig damit, dass sie auf alle anderen schimpft. Es gibt auch heftige interne Auseinandersetzungen. Doch schaut man in

ihre Satzung, erkennt man eine Ausrichtung: In der Präambel steht: „Die europäische Schulden- und Währungskrise hat viele Menschen davon überzeugt, daß die bislang im Bundestag vertretenen Parteien zu einer nachhaltigen, transparenten, bürgernahen, rechtsstaatlichen und demokratischen Politik nicht imstande oder nicht willens sind. Wir formulieren Alternativen zu einer angeblich alternativlosen Politik. Dabei bejahen wir uneingeschränkt die freiheitlich-demokratische Grundordnung der Bundesrepublik Deutschland, unsere abendländische Kultur und das friedliche Zusammenleben der Völker Europas.“ Man erkennt am „ß“ in „daß“ die alte Rechtschreibung aus dem letzten Jahrhundert, in der „abendländischen Kultur“ den einstigen Kampf der Kirchen gegen den Islam und im „Zusammenleben der Völker“ den Nationalismus.

In der Satzung steht auch, dass sich innerhalb der Partei Untergruppen bilden können, „Vereinigungen“ genannt: „Das die Vereinigung definierende gemeinsame Merkmal der Mitglieder darf sich nicht beziehen auf Abstammung, Nationalität, sexuelle Orientierung oder Geschlecht.“ Das müssen Tabu-Themen bleiben, damit nicht der Verfassungsschutz sich einmische! Auch sonst kommen Frauen nicht vor. Alle Funktionsbezeichnungen treten nur männlich auf und in einem Absatz heißt es: „Einschränkungen des aktiven oder passiven Wahlrechts durch sogenannte Quotenregelungen sind sowohl bei Wahlen zu innerparteilichen Ämtern als auch bei der Aufstellung von Kandidaten zu öffentlichen Wahlen ausnahmslos unzulässig.“ Die männliche Mehrheit darf sich die Frauen, die sie zur Wahl zulässt, nach Geschmack aussuchen.

Lange Zeit dachte ich, es müsste möglich sein, mit Rechten zu sprechen. Je tiefer ich aber in ihre Denkweise eindringe - und das nur im Internet und nicht einmal auf Hetzseiten - desto klarer wird mir: hier stehe ich vor einem Glauben, einer Art Religion, einer Haltung, die gegebenenfalls bereit ist, andere Menschen auszuschließen - nicht nur aus der Gesellschaft, sondern aus dem Leben. Es geht um die Menschenrechte. Wahrscheinlich bieten die Menschenrechte überhaupt die Trenn-



linie zwischen „rechts“ und nicht-rechts. In der häufigen Hetze der Rechten gegen Migranten wird es deutlich ausgedrückt: Die Flüchtenden von 2015 hätten niemals über die deutsche Grenze kommen dürfen. Hätten sie vor den Grenzposten verrecken sollen?

Ein Zwischengedanke: es ist hier auf der anderen Seite zu bedenken, nicht der rechten, sondern ganz offiziell, dass die Bundesrepublik Deutschland seit langem Waffen und sonstige Kriegsunterstützung in Kriegsgebiete liefert, und doch hat sich offenbar niemand überlegt, was aus den Leuten wird, auf die die Bomben abgeworfen werden. Seit Jahren landen Migranten in Süditalien; doch die EU, Deutschland an der Spitze, ließ Italien allein mit dem Elend. Auf einmal wurden es zu viele; Italien, genervt nach vielfältiger Zurückweisung, ließ sie nach Norden ziehen. Als Merkel ihren Satz sagte: „Wir schaffen das“, erhielt sie vom Boulevardblatt BILD Zustimmung. Die deutsche Wirtschaft witterte Billiglöhner, d.h. Arbeiter, die unter dem Mindestlohn arbeiten würden. Andererseits gab es - und gibt es immer noch - die „Willkommenskultur“.

Aber zurück zum Thema. Es lassen sich noch mehr Ausrichtungen im Bereich der Rechten aufzählen, etwa die „Reichsdeutschen“, die glauben, dass es gar keine Bundesrepublik gebe, dass noch immer das „Reich“ bestehe und sie daher nur die Gesetze des „Reiches“ zu befolgen hätten. Letztes Jahr hat einer von ihnen einen Polizisten erschossen, der den Mann wegen verbotenen Waffenbesitzes belangen wollte. Oder aber die „Identitären“, das sind Nationalisten von Blut und Boden.

Welche Richtungen und Institutionen stellen sich dagegen? Wie lässt sich im Sinne der Menschenrechte Stellung beziehen? Wer bietet heute Definitionen und Interpretationen, die weiterhelfen?

Bei meinen Recherchen stieß ich auf einen Professor der Geisteswissenschaften von

der Columbia-Universität New York. Er heißt Mark Lilla und hat sich neben vielen anderen Themen mit der „politischen Reaktion“ befasst. „Reaktionär“ ist ein Schimpfwort, in dem die Abschätzung das stärkste Element ist. Was bedeutet es eigentlich? In seinem Buch „The shipwrecked Mind“ (2016) geht Lilla der Frage nach. Montesquieu habe den Terminus als erster gebraucht (in „Der Geist des Gesetzes“), und durch die Französische Revolution habe dieser seine Bedeutung verändert. Die Jakobiner hätten jeden, der nicht an die Ziele der Revolution, an den steten Fluss des Fortschritts glaube, als „reaktionär“ abgestempelt. In seiner kenntnisreichen Einführung beendet Lilla seine Überlegungen mit dem Hinweis auf Don Quichote oder die politische Nostalgie. Um diese Nostalgie – eine Sehnsucht nach früheren, „besseren“ Zeiten – näher zu beschreiben, wendet er sich europäischen oder europäisch-amerikanischen Denkern zu – Franz Rosenzweig, Eric Voegelin und Leo Strauss – und schildert schließlich den Terror-Angriff auf Charlie-Hebdo, während dem er sich zufällig in Paris aufhielt. Abschließend sieht er in dem Protagonisten von Houellebecqs „La Soumission“ den typischen Reaktionär der Gegenwart. Vergleichbar mit Figuren aus Thomas Manns „Zauberberg“ oder Musils „Der Mann ohne Eigenschaften“ beschreibe „La Soumission“ den Untergang einer alten Kultur. „Wir scheinen vergessen zu haben“, schreibt Lilla in seiner Einführung, „dass Kräfte“ (wie die des starken Zukunftsglaubens aus der Vergangenheit heraus bei Don Quichote ebenso wie bei den Rechten oder einst bei den Jakobinern) „nur dann ihre Kraft entwickeln können, wenn sie durch den subjektiven Blick von Menschen gefiltert werden, durch ihre Gedanken und Bilder, die sie verwenden, um allen Dingen einen Sinn zu geben.“ Ein jeder sucht nach dem Sinn seines Lebens, dem Sinn der Dinge und

der Vorkommnisse. Wie schwierig diese Suche speziell für junge Menschen heute ist, zeigte Ghafoor Zamani kürzlich in einer ARD-Dokumentation mit dem Film „Sebastian wird Salafist“. Über drei Jahre begleitete er einen anfangs 16jährigen Deutschen bei seiner Bekehrung zum Islam und seiner weiteren Entwicklung. Der Filmemacher behandelte jeden der zahlreichen Interviewten mit großer Achtung, ohne jegliche Herablassung; er distanzierte sich dabei aber klar und deutlich von den Salafisten. Die Entwicklung dieses Jungen, die wir miterleben dürfen, wird auch ermöglicht durch aufmerksame Eltern, die ihren Sohn unabhängig von seinen religiösen Erfahrungen achten und lieben (in der ARD-Mediathek).

In Frankfurt fand jüngst ein öffentliches Gespräch zwischen den Kirchen und den Gewerkschaften unter dem Titel „Was hält die Gesellschaft zusammen?“ statt. Anscheinend hatte es ein Gespräch zwischen diesen Partnern vorher noch nie gegeben, die Veranstaltung war stark besucht. Einig waren sich der Katholik, der Protestant und der Gewerkschafter darin, dass ein Zerfall der Gesellschaft droht, eine Vereinzelung, die bewirkt, dass jeder nur noch den persönlichen Vorteil im Auge behält und das gemeinsame Wohl außer Acht lässt. Sie wurden sich im Gespräch einig, dass „Würde“ ein wesentliches politisches Ziel sei, auch um den Zusammenhalt zu stärken. Die in der Verfassung garantierte Würde des Menschen muss in den Alltag umgesetzt werden, auch in den Arbeitsalltag, und ebenso in das, was man heute „das Spirituelle“ nennt. Wenn ich mich umsehe, sehe ich überall einen Kampf zwischen den Kräften, die sich auf das Gemeinwohl richten, und solchen, denen nur am Wohl ihrer eigenen kleinen Gruppe liegt. Der Kampf ist noch nicht entschieden. Sein Ausgang hängt davon ab, welche „Gedanken und Bilder“ in den Köpfen der Menschen Vorrang gewinnen werden.

Der Bürger, der was vermisst

Ich bin kein Marxist!

Frank Bertemes

„Alles was ich weiß:

Ich bin kein Marxist!“

Karl Marx (1818-1883), deutscher Philosoph, Sozialökonom und sozialistischer Theoretiker

Der Titel dieses Beitrags kann durchaus irreführend gelesen werden. Doch dazu folgt mehr... Karl Heinrich Marx wurde am 5. Mai 1818 in Trier, das damals ein Landstädtchen mit zwölftausend Einwohnern war, als Sohn des Rechtsanwaltes Heinrich Marx und seiner Frau Henriette Preßburg geboren. Ohne an dieser Stelle auf weitere biografische Notizen einzugehen, so soll der Vermerk der Geburt des - so sein Freund Friedrich Engels anlässlich seiner Grabrede für Karl Marx am 17. März 1883 - zu dessen Lebzeiten „größten lebenden Denkers“, auf den heuer 200. Geburtstag des Mannes hinweisen, der vor allem eines war, nämlich Revolutionär. So auch wörtlich der Verfasser der „Karl Marx - Jubiläums-Biografie“ Franz Mehring, die anlässlich des 100. Geburtstages des sozialistischen Publizisten und Politikers - der die erste und bis heute einflussreichste Biografie über Karl Marx schrieb - von der Büchergilde Gutenberg veröffentlicht wurde. Ein inhaltlich einmaliges Werk, das sich übrigens im stolzen Besitz des Autors dieser Zeilen befindet. Der finale Satz des Friedrich Engels am Grab von Karl Marx auf dem Londoner Highgate Friedhof soll allerdings auf die ewige Aktualität des „historischen Wissenschaftlers“ aufmerksam machen, Zitat: „Sein Name wird durch die Jahrhunderte fortleben und so auch sein Werk.“ Ohne an dieser Stelle weiter auf das erschöpfende Werk des großen Philosophen einzugehen, soll gezielt das eingangs angeführte und für viele wohl eher irritierende Zitat des großen Philosophen Karl Marx thematisiert werden, dem Mann, an dem man heuer nicht nur ob seines 200. Geburtstages und den entsprechenden Festivitäten in seiner Heimatstadt Trier eben nicht vorbei kommt: Ich bin kein Marxist!

Ein ebenfalls bekannter Trierer Philosoph der Moderne, nämlich Dr. phil. Michael Schmidt-Salomon, freischaffender Philosoph und Schriftsteller, klärt uns entsprechend auf: Als Karl Marx am 14. März 1883 starb, hinterließ er ein gewaltiges, Tausende von Seiten umfassendes Werk, das die historische Entwicklung prägen

sollte wie kaum ein anderes. Und doch war Marxens Lebenswerk auf merkwürdige Weise unvollendet, glich eher einem gigantischen Torso als einer nach allen Seiten abgedichteten, in sich stimmigen Weltanschauung. Die offensichtlichen Lücken und Widersprüche innerhalb der Marxschen Ursprungsphilosophie standen der Verbreitung des Marxismus jedoch kaum im Wege. Im Gegenteil! Sie waren und sind mitverantwortlich dafür, dass der Marxismus sich in allen nur erdenklichen Varianten über den Erdball ausbreiten konnte und dass er auch heute noch - viele Jahre nach dem Zusammenbruch des „real existierhabenden Sozialismus“ - alles andere als erledigt ist. Schon zu Marx' Lebenszeiten gab es recht unterschiedliche Auffassungen darüber, was man unter Marxismus eigentlich zu verstehen habe. Es gibt einen häufig zitierten Ausspruch von Marx, der dies andeutet: „Alles, was ich weiß, ist, dass ich kein Marxist bin.“ Marx bezog sich hier auf eine Variante des französischen Marxismus, der zeitweise auch durch seine beiden Schwiegersöhne Charles Longuet und Paul Lafargue repräsentiert wurde. Es gab Autoren, die aus diesem Ausspruch ableiten wollten, dass Marx eine generelle Abscheu gegen die Dogmatisierung seiner Lehre hegte. Wahrscheinlich ist dies zu weit gegriffen. Marx hatte sicherlich keine Probleme mit dem „-ismus“ an sich, aber er konnte das, was unter seinem Namen gedacht und entwickelt wurde, nicht mit seiner eigenen Lehre in Einklang bringen. Wenn Marx sagte „Ich bin kein Marxist“, so sollte dies wohl nur heißen: „Wenn das Marxismus ist,

dann bin ich kein Marxist!“ Soweit sei Michael Schmidt-Salomon in diesem Kontext zitiert.

„Ich bin kein Marxist!“ Eine ob der historischen Erfahrungen eindeutig richtige Einschätzung (weil Befürchtung?) des Mannes, der dieses politische Bekenntnis eigentlich am Lautesten in die Welt hätte posaunen müssen - das dürfte man eigentlich voraussetzen, weil es ihm doch nur zugestanden hätte - besonders ihm! Und das sehr wohl im gesunden Sinne seiner Theorien, dem Menschenbild bei Marx, das von Erich Fromm in seinem bemerkenswerten Buch mit dem gleichen Titel beschrieben und erklärt wurde. Nur dass Karl Marx wohl ahnte, welchen Gefahren dem Missbrauch und den (kriminellen) Fehlinterpretationen sein Werk später ausgesetzt werde. Doch der Marxismus, so eindeutige Aussagen, ist eben nicht seine Schöpfung, nicht die des Karl Marx! Oder vielmehr das, was daraus entstand! Wir wissen heute, dass der Marxismus sich in viele Richtungen und Schulen teilte, und dass dessen Vielseitigkeit durch nichts anderes so nachdrücklich demonstriert wird, wie eben durch die Tatsache, dass alle diese Richtungen sich auf Marx beriefen. Ob berechtigt oder nicht, sei dahingestellt - so manche garantiert nicht! Wie beispielsweise der zurecht gescheiterte „Marxismus-Leninismus“, eine krasse Fehlinterpretation der fatalen Art. Was Ernst Bloch vom Christentum, also vom Pfaffentum, sagte, lässt sich leicht auf den staatsbürokratischen Marxismus-Leninismus übertragen: Das Beste, was er hervorgebracht hat, sind seine Ketzer! Und so verwundert es nicht,



dass diese Ketzler, die einen „Kommunismus mit menschlichem Antlitz“ erschaffen wollten, auch heute noch in der linken Kultur eine gewisse Bedeutung haben, während die bürokratiefahlen Konzepte der Genossen Ulbricht, Honecker & Co. mit dem Untergang des real existiert habenden Sozialismus weitgehend in der Versenkung verschwunden sind.

Bewertung: Marx hätte mit Sicherheit nicht auf der Seite der Sozialismusbürokraten gestanden, die nur den Mangel verwalteten, sondern auf der Seite der Dissidenten. „Marxistin sein heißt zu versuchen, die Gesellschaft von ihren ökonomischen Grundlagen her zu verstehen. Es heißt auch, sich nicht mit diesem Kapitalismus abzufinden und eine sozialistische Alternative für möglich zu halten.“ - so Sahra Wagenknecht im Beitrag „Hier spricht die Kommunistin“, ein Portrait in der Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung. Das passt schon viel eher zu Marx! Oder auch, um aktuell in dieser Frage zu bleiben, sei natürlich Gregor Gysi genannt: Zum 200. Geburtstag von Karl Marx hat der Präsident der Europäischen Linken zur breiten Würdigung des Philosophen aufgerufen. „Seine viel gelesenen Schriften spielten in der Geschichte der Menschheit eine grandiose Rolle, insbesondere „Das Kapital.“ In seinem wohl bekanntesten Werk analysierte und kritisierte Marx die kapitalistische Gesellschaft. Gysi rief Bürger, Initiativen, Einrichtungen und Institutionen Deutschlands auf, die Würdigung von Marx zu organisieren. Das schließe eine kritische Auseinandersetzung mit Marx' Werk und dessen späterem Missbrauch in den sozialistischen Staaten nicht aus. Höchste Zeit werde es, die bisher namenlose Universität in Trier nach Marx zu benennen, so Gysi. Sehr deutlich also der in unserem Kontext des Titels visierte „Missbrauch“ des Gesamtwerkes des bewunderten Karl Marx, der wohl in weiser Voraussicht wusste, wie irreführend und brutal seine „Ideologie“ sprichwörtlich vergewaltigt werden könnte...er war eben kein „Marxist“!

In persönlicher Einschätzung des Autors dieses Beitrages und beim Genuss eines guten Glases roten Bioweines ist die Philosophie des Karl Marx durchaus politisch richtungsweisend, eine politische Philosophie, die den Kommunismus als Endziel des Sozialismus vorgab, ohne dass Marx diesen Kommunismus allerdings genau und grundlegend definierte. Seine Ideen haben die Gedankengänge des Zeilenschreibers immer fasziniert und er erlaubt sich in diesem Zusammenhang den großen Schriftsteller Stefan Zweig zu zitieren, der im Kontext des Werkes des Karl Marx eigentlich alles auf den Punkt bringt: „Ich habe das Werk von Karl Marx zuerst auf der Universität kennengelernt, und es war mir eine Wohltat, nach allen abstrakten Weltdeutungen, wie die von Hegel und Schelling, endlich ein geistiges Werk ken-

nenzulernen, das unmittelbar ins Leben blickte und sein Material nicht aus dem Historischen, sondern aus der Zukunft nahm. Die großartig zwingende Logik, die unbarmherzige Art der Diagnostik und vor allem die prophetische Art der Problemstellung, machte mir zutiefst einen Eindruck und ich begriff die ganze explosive, zeiterschütternde Kraft, welche auf diesen paar hundert Seiten wie Ekrasit zusammengeballt war.“ (Antwort auf eine Umfrage der „Internationalen Literatur“ im Jahre 1933) Oder auch George Bernard Shaw, der Fabianer: „Die Welt ist Karl Marx zu großem Dank verpflichtet für seine Darstellung der Selbstsucht und Dummheit jener geachteten Mittelklasse, welche in Deutschland und England angebetet wird, und „Das Kapital“ ist eines der Bücher, das den Sinn der Menschen ändert, wenn man sie dazu bringen kann, es zu lesen.“ Dann sei noch einmal Erich Fromm zur

Marxschen Philosophie bemüht: „Die Zentralfrage in der Philosophie von Marx (...) ist die nach der Existenz des wirklichen individuellen Menschen, der ist, was er tut, und dessen Natur sich in der Geschichte entfaltet und offenbart. Im Gegensatz zu Kierkegaard und anderen Philosophen jedoch sieht Marx den Menschen in seiner vollen Wirklichkeit als Mitglied einer gegebenen Gesellschaft und einer gegebenen Klasse, als ein Wesen, das in seiner Entwicklung von der Gesellschaft gestützt wird und zugleich ihr Gefangener ist. Die volle Verwirklichung des Menschen und seine Befreiung von den gesellschaftlichen Kräften, die ihn gefangen halten, ist für Marx verbunden mit der Anerkennung dieser Kräfte und mit einem gesellschaftlichen Wandel, der auf eben dieser Anerkennung basiert. Marx' Philosophie ist eine Protestphilosophie, ein Pro-

test, der getragen ist vom Glauben an den Menschen, an seine Fähigkeit, sich selbst zu befreien und seine ihm innewohnenden Möglichkeiten zu verwirklichen.“

Ebendies stark zu bezweifeln und eben gerade deshalb die Philosophie des Karl Marx dringend in Erinnerung zu rufen ist absolut angesagt. Dies ob der traurigen Entwicklung des modernen Zeitgenossen, der sich in einem scheinbar erotisch abhängigen Zustand der freiwilligen Gefangenschaft des „Homo Digitalis“ befindet oder der sich zumindest in einem gewissen Tempo ereifert, ebendiesen Irrweg einzuschlagen - und den letzten kritischen Geist definitiv aufzugeben.

Zeigt uns die Welt von heute denn nicht, wie aktuell Marx ist?

War er etwa doch... ein Marxist? – Eigentlich der Marxist?

Im wahrsten, gesunden Sinne des Wortes? Er, der Revolutionär?



Mobilität und Klima

Festival trotz Krise

Jim Schumann

Spätestens seit dem „Dieselgate“ ist klar: Die Mobilität, wie wir sie kennen, steckt in der Krise. Zugleich spitzt sich die Klimakrise dramatisch zu. Das hält uns aber nicht davon ab, „Autofestivals“ zu inszenieren, ganz im Sinne einer Politik die hilflos scheint und keinen Ausweg aus den Krisen weiß.

Im Gegenteil: Die Politik scheint sich auf das „Weiter so“ eingeschworen zu haben, obwohl wir seit mindestens drei Jahrzehnten wissen: Es gibt die menschengemachte Klimaerwärmung – und der Straßen- und Luftverkehr treiben sie zunehmend entscheidend an. Setzt sie sich fort, werden sich die Bedingungen für menschliches Leben weiter massiv verschlechtern.

Vom Betrug ...

Anfang November 2017, im Vorfeld der Bonner Klimakonferenz, wurde die dramatische Lage nochmals bestätigt. Erstmals wurde ausgesprochen, dass die als notwendig erachtete Beschränkung der Klimaerwärmung auf maximal zwei Grad Celsius nicht mehr mit den vor zwei Jahren beschlossenen Maßnahmen eingehalten werden kann. Und der UN-Bericht ist noch zurückhaltend formuliert. Andere Indikatoren legen eine deutlich drastischere Negativ-Bilanz nahe. Der ständig wachsende Autoverkehr, der sich explosionsartig steigernde Flugverkehr und die globalisierte Schifffahrt sind für gut ein Viertel der Treibhausgasemissionen verantwortlich – Tendenz in allen drei Bereichen stark steigend.

Das Problem bei der Automobilität sind dabei aber gar nicht primär Dieselfahrzeuge. Zwar sind sie für einen beträchtlichen Anteil der klimaschädigenden Ausstoße verantwortlich. In der Summe sind es jedoch in erster Linie die Benzinler, die in einem wachsenden Maß zur Klimabelastung beitragen. Und auch hier, wie beim „Dieselgate“, ist Betrug im Spiel: Um die Jahrtausendwende lag der reale Kraftstoffverbrauch von Diesel- und Benzin-Pkw noch um knapp 10 Prozent über dem offiziell ausgewiesenen. Heute beträgt diese Diskrepanz bereits 40 Prozent. Das heißt: Die realen Emissionen aller Pkw sind deutlich höher als behauptet, die Schädigung des Klimas ist entsprechend größer. Auf Einsicht kann man bei den Autokon-



Deutlich durstiger als angegeben - ©Statista.com

zernen jedoch nicht hoffen – diese sind nur dann zu Konzessionen bereit, wenn der Druck auf sie massiv steigt und ihr Profit bedroht ist. Ausgerechnet in den USA war dies beim Dieselgate dann tatsächlich der Fall. Die Kunden in den USA erhielten neue Pkw mit niedrigeren Emissionen oder auch bares Geld. Viele dieser Pkw landen nun jedoch in anderen Regionen der Welt. Was nun in den USA verboten ist, bleibt in Europa erlaubt. Auch auf politischer Ebene ist man weit davon entfernt, die Autoindustrie in die Pflicht zu nehmen. Angesichts der engen Verflechtungen von Politik und Autoindustrie verwundert es kaum, dass die Beschlüsse auf nationalen wie auf europäischen Ebenen auch weiterhin deutlich höhere Grenzwerte für Schadstoffe (Real Driving Emissions, RDE) erlauben als auf dem Prüfstand.

... zum Selbstbetrug

Wer die aktuellen Debatten zur Verkehrspolitik verfolgt, der nimmt erstaunt zur

Kenntnis: Es scheint längst eine Lösung für all die neu aufgetauchten Probleme der Pkw-Mobilität zu geben. Diese Lösung trägt das grüne Label „e-mobility“. Und es sind dieselben Topmanager der Autobranche, die seit Jahren mit Motoren-Betrugssoftware hunderttausende Menschen weltweit gesundheitlich schwer beschädigen ließen, die nun behaupten, mit dem Elektroauto gewissermaßen die eierlegende Wollmilchsau gefunden zu haben. In diesem Zusammenhang stellen sich einige interessante Fragen:

Warum kommt die Idee mit den Elektroautos erst und gerade jetzt – obwohl es das Elektroauto seit mehr als hundert Jahren gibt?

Wie ist zu erklären, dass es Anfang der 1990er Jahre einen ähnlichen Hype um Elektroautos gab wie heute, der dann jedoch ein Vierteljahrhundert lang in Vergessenheit geriet?

Gibt es nicht seit mehr als einem Jahrhundert mit der Eisenbahn (ergänzt um Tram und Bus) eine erprobte, sinnvolle und effiziente Elektromobilität? Warum wird diese real existente und bewährte Elektromo-

bilität nicht in erster Linie ausgebaut? Warum werden Bahnhöfe stillgelegt und Bahnstrecken gestrichen oder nicht ausgebaut?

Die Mär von der E-Mobilität

Tatsächlich wird den Menschen mit der Rede von der E-Mobilität in Form der Elektroautos Sand in die Augen gestreut. Denn fast alle Systemnachteile herkömmlicher Autos gibt es auch bei Elektroautos. Da ist zum einen der krasse Flächenverbrauch – dieser ist beim Individualverkehr mit dem Auto mindestens viermal größer als beim Personenverkehr mit Bus, Tram oder Bahn. Es ist das Auto als solches, das Raum einnimmt und Urbanität zerstört.

Da ist zum anderen die geringe Effizienz: die E-Mobilität wird nichts zur Reduzierung der Dauerstaus beitragen, die Durchschnittsgeschwindigkeit im Straßenverkehr wird noch geringer werden und das Durchschnittsgewicht der Pkw wird weiter steigen.

Da ist, drittens, der erschütternde Blutzoll. Weltweit sind es jährlich eine Million Straßenverkehrstote. Hinzu kommt eine rund 30 Mal größere Zahl an Menschen, die im Straßenverkehr schwer verletzt werden. Bei Bahn und öffentlichem Nahverkehr liegt die Zahl der Verkehrstoten bei weniger als einem Dreißigstel.

Da ist, viertens, die miese Öko- und Klimabilanz. Diese ist bei Elektro-Pkw ähnlich schlecht wie bei Benzin- und Dieselaautos. Hinzu kommen neue, nicht lösbare Probleme wie die Entsorgung der Batterien und vor allem der gewaltige Verbrauch von weltweit knappen Stoffen (z.B. Lithium und Kobalt), womit auch Kinderarbeit und kriegsrische Auseinandersetzungen verbunden sind.

Und schließlich zeichnet sich für die gesamte EU ab, was für Norwegen bereits bewiesen wurde: Elektroautos führen zu einer nochmals höheren Pkw-Dichte weil das Elektroauto als Zweit- und Drittwagen sowie als Stadtwagen eingesetzt wird. Und dies ist wiederum im Wesentlichen das Resultat der technischen Schwächen dieser Art der E-Mobilität: geringe Reichweite, höherer Anschaffungspreis, lange Aufladezeit trotz hocheffizienten „Schnell-Ladesäulen“, die notwendige Dichte an Ladesäulen und schließlich das schier unlösbare Problem der Stromnetz-Kapazitäten.

Und dabei reden wir hier ausschließlich vom „hochmodernen“ Westen. In vielen Regionen, auch in der EU, ist es absolut unvorstellbar, wie dort in den nächsten zwei Jahrzehnten Stromnetze aufgebaut und Elektrizitätskapazitäten zur Verfügung gestellt werden könnten, um auch nur ein Fünftel der aktuellen Pkw-Flotten auf Elektroautos umzustellen. Noch vor wenigen Wochen blieben, in Frankreich,



Sauberes Elektroauto mit schmutziger Energie ©toonpool.com - Schwarwel

nach etwas Schnee und Sturm, mehrere hundert tausend Haushalte tagelang ohne Strom.

Völlig offen ist auch, wer ein solches Investitionsprogramm in Höhe mehrerer hundert Milliarden Euro bezahlen soll.

Fazit und Ausblick

Eine Mobilität, die auf Diesel-, Benzin- und Elektroautos setzt, weist in die falsche Richtung. Notwendig ist vielmehr eine umfassende Verkehrswende.

Grundsätzlich müssen die umweltfreundlichen Verkehrsarten begünstigt und die klimaschädigenden Transportarten verteuert und eingeschränkt werden.

Der motorisierte Verkehr muss drastisch reduziert werden. Dazu bedarf es einer Strukturpolitik der kurzen Wege. Wir erleben seit Jahren eine absurde, oftmals erzwungene Verkehrsinflation. Die Zahl der einzelnen Wege (für den Beruf, den Einkauf, die Freizeit) hat nicht weiter zugenommen. Zugenommen haben in erster Linie die Entfernungen für jeden einzelnen Weg. Die Einkaufsläden sind nicht mehr in der Stadt oder im Dorf – sie sind in Einkaufszentren außerhalb der Städte und Dörfer angesiedelt, die kleinen und mittleren Handwerksbetriebe, die Hobby-, Bau- und Gartenmärkte sind in Industriezonen gezogen.

Nichtmotorisierte Verkehrsarten, wie Zufußgehen oder Radfahren, müssen massiv gefördert werden.

Der öffentliche Verkehr muss ausgebaut und optimiert werden. Dabei sollten vor allem schienengebundene Verkehrsmittel im Zentrum stehen.

Die EU-weit betriebene Konzentration auf Hochgeschwindigkeitszüge ist ein Irrweg; wichtig wären integrierte Netze in denen der Grundsatz des integralen Taktfahrplans, optimal als Halbstundentakt, gilt. Die Tarife der umweltfreundlichen Verkehrsarten müssen deutlich gesenkt wer-

den. Optimal wären Modelle mit Nulltarif. Der Güterverkehr muss überdacht werden. Die Subventionierung aller Transportarten hat zur Herausbildung einer absurden, global vernetzten Arbeitsteilung geführt. In einer Flasche Wein aus Chile, die bei uns im Regal steht, stecken weniger als 10 Cent Transportkosten – womit dieser Wein mit einem lokalen Wein konkurrieren kann. Der Abbau des globalisierten Güterverkehrs würde regionale Ökonomien und kleinere Wirtschaftseinheiten fördern und zusätzlich Arbeitsplätze schaffen.

Gegen die hier skizzierten Vorschläge gibt es natürlich Gegenargumente. Doch all diese Argumente lassen sich entkräften oder zumindest relativieren.

Der Anteil der Jobs in der Autoindustrie an allen Jobs in der EU oder weltweit ist vergleichsweise gering und während in anderen Sektoren neue Arbeitsplätze entstehen, bleibt die Zahl der Autojobs seit fast einem halben Jahrhundert konstant, und das, obwohl die Autoindustrie wächst. Angesichts der zunehmenden Automatisierung wird es in Zukunft ohnehin einen drastischen Stellenabbau im Bereich der Autoindustrie geben.

Auch das Preisargument überzeugt nicht: Schon heute ist der öffentliche Verkehr wesentlich preiswerter als der Autoverkehr. Denn dieser ist mit extrem hohen externen Kosten verbunden: bei sämtlichen Kassen der Sozialen Sicherheit (wegen gesundheitlicher Schäden) oder in den Staats- und Gemeindehaushalten (für Straßenbau und –erhalt, für Parkhäuser und Stellplätze).

Doch gegen die Autoindustrie und ihre mächtige Lobby in Parlamenten und Regierungen ist eine Verkehrswende derzeit nicht durchsetzbar, das „Autofestival“ bleibt uns noch lange Jahre erhalten. Obwohl feststeht: Der Ausstieg aus dem Autowahn ist aus Sicht der Menschen, der Natur und der Gesamtwirtschaft ein Win-win-Projekt.



Reflections on/against the Present

Into Dream Space

Fabienne Collignon

Frederic Jameson famously commented on the 'beauty and boredom' evident in Stanley Kubrick's work in relation to the technological expertise of the great auteurs – the camera eye which travels, uncaringly, over lives, at times zooming closer, moving out again, only to return - and in the correspondence between form and content, resulting in a sort of depthless luxury, of evacuation (all emotion has departed) so conspicuous in 2001: A Space Odyssey (1968) and The Shining (1980). '[E]mptiness of life in the dead season', writes Jameson in his article, a comment applicable to both space voyages, if attentive to The Shining as resembling a 'sterile' trip to the moon, through outer space, via the endless corridors of the Overlook Hotel, Danny's tricycle an 'implacable space probe heading through tunnelled matter'.

I have long been fascinated by the oneiric space of the Hotel, its impossible layout, the labyrinthine hedges outside and, conversely, their model replication within, nested inside the Colorado Lounge, and compulsively go back to both film and book, which I experience largely as one 'interbeing', the one medium an outgrowth of the other, forming a seductive and ensnaring, utterly terrifying, assemblage which roots me to the spot (the result of fascination). Repetition is, of course, so central to the story itself: Jack Torrance recoiled back to his inherited property and ancestral experience of patriarchal violence (clear in the book, with its history of paternal abuse, though not necessarily the film, even if Grady is an indication of precisely such chronic, devastating violence), his repetitions of 'all work and no play',

the on-going lateral movements through Hotel-space, compelling me or us to similarly return to the site of trauma.

In his extraordinary *Beyond the Pleasure Principle* (1920), Freud revises his theory of dreams, compiled in one of his earliest works, *The Interpretation of Dreams* (1899), where he proposes that all dreams articulate wish fulfillments, though the latter must often first be discovered: dream condensation and displacement are the result of the censorship agency operating in each psyche, obfuscating those wishes that, for one reason or another, are unacceptable to the waking, conscious, mind, unaware of the memories it might possess, the fragments that gather, but are overlooked, in the repository or archive of the ego. (The ego, as Freud demonstrates, is a composite, swarming figure, dreamt up as unitary.) In his later, much more speculative and tormented *Beyond the Pleasure Principle*, however, Freud discusses another category of dream, those that bring the subject repeatedly back into the situation of her trauma which can, under no circumstances, be considered as wish fulfillment and point, rather, to a force that operates 'beyond' the pleasure principle, a principle of constancy seeking to eliminate unpleasure.

This force, according to Freud, is the death drive, responsible for the compulsion to return, an elementary, instinctual function that leads the organism to (desire) death - binge-drinking, as such, functions as operation of the death drive, the desire for obliteration; to return, once again, to *The Shining*, it is the excessive consumption of alcohol that facilitates the emergence of the 'composite' father-figure blankly citing/repeating the laws of the

Overlook Hotel. If I am thinking about *The Shining* – sometimes I think I have spent my entire academic career thinking about it, that I will never be thinking about anything else, or about anything that doesn't return to its 'primal scene', as it were – now, it is because as much as it calls up or otherwise refers to ranks of moving insects (the carpet at the Hotel, indicative of the wasp-like force that relentlessly configures the Overlook, both visually and aurally), it is, despite its insistence on collective figures, really only about the father, speaking the words, plugged into the world hum, of the patriarchal order, there with every step we take, coming at us from everywhere, from wallpaper, never mind policies and politics, in university buildings (see picture included here) or elsewhere.

The Hotel renders the dream-like locality of predatory paternal violence, the site of trauma to which we constantly return; to describe the Overlook as dream-like, however, is not to deny it of its reality (just like its fictionality does not make it any less 'real', considering the operations it houses, that bring it into existence and that are the object of critique), but an effort to interpret it according to the wishes of the dreaming mind of the father – read Donald Trump, Harvey Weinstein, Toby Young, etc. – that seeks to put it into place, eternally.

'Time's Up', hence, which actors were wearing at the Golden Globe ceremony a few weeks ago, is not the wake-up call designed to detract from the reality of the dream, or the dream-structure, but the imperative to obliterate the reality that constitutes, and loops back into, this particular process of dreaming in the first place.

Fables intemporelles

La Fontaine anticléricale? (16)

Paul Hemmer



ue l'homme crée dieu, et non dieu l'homme, et qu'il est effrayé par l'image qu'il a lui-même inventée, est montré dans „Le statuaire et la statue de Jupiter“ (IX, 6)

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
„Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?“

Dieu, table ou cuvette? Il est difficile d'être plus irrévérencieux.

„Il sera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains. Faites des vœux;
Voilà le maître de la terre.“

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manqua rien
À Jupiter que la parole.

Comme à certaines braves bêtes.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

L'être humain a de ces faiblesses, il aime bien se donner des frissons, le poète n'est pas en reste, qui finit par croire à l'existence de ses personnages.

À la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignait la haine et la colère.

Voilà bien la religion une branche de la littérature, et non la littérature une servante de la religion.

Il était enfant en ceci:
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

La religion ramenée au rang de fétichisme pour humains infantilisés. La haine imbécile des ecclésiastiques contre La Fontaine devient de plus en plus compréhensible.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.

„Le chat et le renard“ (IX, 14) est prétexte à quelques piques contre les pèlerins:

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
s'en allèrent en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
s'indemnisèrent à qui mieux mieux.

Il faut dire qu'à l'époque pèlerin signifiait un peu voleur

Dans „Les poissons et le cormoran“ (X, 3) La Fontaine nous livre sa conception ironique sur la vie et la mort et surtout sur ceux qui exploitent le peuple crédule qui a peur de la mort, la cléricaille représentée sous les traits de l'oiseau noir, le cormoran, qui

trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
„Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
À ce peuple. Il faut qu'il périsse:
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.“
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas: grande est l'émeute.
On court, on s'assemble, on députe
À l'oiseau: „Seigneur (Kyrié) Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
- Changer de lieu, dit-il. - Comment le ferons-nous?
- N'en soyez pas en soin: je vous porterai tous,
l'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins:
Il n'est demeure plus secrète.“

„Nul que Dieu seul et moi!“ On croirait Moïse descendant du mont Sinaï.

On le crut. Le peuple aquatique

La foi des croyants. Le peuple des imbéciles. Le poisson, symbole des premiers chrétiens.

L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là cormoran bon apôtre,

L'allusion ne peut être plus claire

Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

La récurrence de „l'un après l'autre“, comme au confessionnal.

„Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.“

„Mangeurs de gens“, les meneurs qui vivent de la bêtise du peuple. Maintenant la conclusion consolante de La Fontaine:

Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part;
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup; toute panse
Me paraît une à cet égard;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

La Fontaine va très loin. Peu importe le meneur qui profite des gens. Aujourd'hui il se foutrait du peuple qui tient à élire lui-même les politiques qui vivent à ses dépens.

Le peuple se fait toujours manipuler par des meneurs faussement rassurants. Ici sont montés en épingle les prêtres et leur église.

Brief aus Wien

Der Kampf der Frau Bock

Michèle Thoma



Man denkt, wenn man möglichst grausig zu ihnen ist, gehen sie von selber, aber so ist es nicht,“ sagt Ute Bock. Sie gehen nicht. Sie bleiben, und sie kommen. Sie weiß es, und sie weiß wovon sie spricht. Immer wieder, auch noch in ihren letzten Interviews, gezeichnet vom Schlaganfall und nichtsdestotrotz vom Willen beiseit, weiter zu machen, bis „ich mich in die Ewigen Jagdgründe empfehle.“

Ute Bock, Kultfigur der Flüchtlingsbewegten. Kultfigur? Ikone? Diese schrullig wirkende ältere Frau mit der Erzieherinnen-Aura und im Witwe-Bolte-Style? In der U-Bahn geht sie einmal vor mir, schnellen, zielstrebigen Schrittes, eine grauhaarige Frau in einem erdäpfelfarbenen Mantel über einem knielangen Rock, ein selbst in Wien seit Jahrzehnten verschollener Look, wahrscheinlich kam sie seit Jahrzehnten einfach nicht mehr dazu, ihn zu ändern, wozu auch? Ute Bock ist schwer beschäftigt. Ihre Arbeit wird immer mehr, je älter sie wird.

Begonnen hat sie diese Arbeit als Heimerzieherin, in den Siebzigerjahren wurde

sie Heimmutter, wie das damals hieß, in einem Gesellenheim, in dem zunehmend Burschen aus desolaten Verhältnissen untergebracht wurden. Sie sei streng gewesen, sagt sie, es hätte sogar Detschn, Ohrfeigen gegeben, was man ihr ohne Weiteres abnimmt und was auch schon in den sozialen Medien zu Anfeindungen führte. Furchtbar, sagt sie dazu, aber die Zeit sei so gewesen. Später kamen die Jungs aus dem Kosovo, die zwar schnell ein Messer bei Hand hatten, sie kamen eben aus dem Krieg, sagt sie, aber sich auch schnell und erfolgreich um Arbeit bemühten. Die leben jetzt alle ganz normal! Darauf ist sie stolz. Dann kamen die Afrikaner. Meist ohne jede staatliche Unterstützung während des Asylverfahrens. Sie organisiert Unterkunft, Deutschkurse, Verpflegung. Die Anrainer_innen beginnen feindlich zu reagieren. Im Frühling 1999 erfolgt die legendäre Operation Spring, eine Razzia, bei der, unter begeisterter Anteilnahme der meinungsmachenden Kronen-Zeitung ihr Haus von der Polizei gestürmt wird. Das Ziel sind die Zimmer „der Schwarzen“. Die Türen werden aufgebrochen, 30 Jugendliche festgenommen und z.T. wegen Drogenbesitzes zu langen Haftstrafen verurteilt. Einzelne, davon ist Frau Bock überzeugt, unter falschen Anschuldigungen. Sie selber wird angezeigt und wegen Bandenbildung und Drogenhandel suspendiert, die Anschuldigung bald fallen gelassen.

2000 geht sie in Pension. Aber immer mehr Menschen klopfen an ihre Tür, mitten in der Nacht, schwangere Frauen, schwarze Jungs, obdachlose Familien. Auf eigene Kosten versucht sie, sie unterzubringen, Wohnungen anzumieten. Dann wird klar, ein Verein gehört her. Ein Netzwerk aus engagierten, ehrenamtlichen Helfer_innen bildet sich, sie selbst ist ehrenamtlich tätig, NGOs steigen ein. Mit Hilfe von Spendengeldern organisieren sie private Wohngemeinschaften und Familienwohnungen, bald schon über 100 Wohnungen für über 300 Menschen aus über 20 Ländern, mehr als 1000 Obdachlosen wird zumindest eine postale Zustelladresse angeboten, eine Voraussetzung, um nicht aus dem amtlichen Wahrnehmungsradar zu fallen. Kostenlose Kleidungsausgabe, Alphabetisierungs- und Deutschkurse so wie juristische Beratung werden angeboten. Trotz Spenden und zündender Ideen, z.B. dem Hit „Bock auf Bier“, wo Lokale pro Bier einen Aufschlag von 10

Cent für Ute Bock erheben, bleibt das Projekt prekär.

2008 geht das Geld aus, der Großunternehmer Haselsteiner rettet das Hilfsprojekt. 2012 zieht der Verein in das Ute Bock Haus mit Büros und Beratungsstellen und Platz für 70 Flüchtlinge und Familien. Ute Bock bezieht hier eine kleine Wohnung und arbeitet weiter, kennt weder Urlaub noch Wochenende noch Feierabend. Vor drei Uhr schläft sie nicht, und wer wann in welchem Zustand kommt, das checkt sie immer noch. Sie ist meine Mutter, meint ein erwachsener Afrikaner mit ernstem Blick, Mama Bock, lacht ein junger Syrer, Mama nennen sie die Frau, die unverheiratet blieb und deren Lebensinhalt sie schon längst sind.

Anfeindungen und Diffamierungen, wie begegnet sie dem? Das ist ihr wurscht. Ob sie von gehässigen Rassist_innen redet oder von Flüchtlingen, bei denen es solche und solche gibt, oder von eigenen Verfehlungen, Ute Bock redet gerade heraus. Diese von jungen, schönen, idealistischen Helfer_innen umgebene Frau spricht so anders, wie wir das von den engagierten Kämpfer_innen der Zivilgesellschaft gewohnt sind. Sie ist keine Intellektuelle und bemüht sich auch nicht, so zu wirken, sie spricht ein altbackenes, von einer autoritären Erziehung und Gesellschaft geprägtes Wienerisch, sie legt nicht jedes Wort auf die Waage, ob es politisch korrekt ist. Gscheit daherreden ist nicht ihr Ding, sie tut es, aus! „Wenn einer etwas braucht, und ich hab es, geb ich es ihm“.

Sie sind eine der Gerechten, schreibt ihr Elfriede Jelinek.

In den letzten Jahren gibt es zunehmend Ehrungen, Houchang Allahyari dreht zwei Filme mit ihr und über sie, 2012 erhält sie das Goldene Verdienstzeichen der Republik Österreich.

Am 19. Januar stirbt sie im Ute-Bock-Haus im Kreis jener Menschen, für die und mit denen sie lebte.

Poster_innen bespucken die Verstorbene mit ihrem Hass, am 2. Februar findet ein Lichtermeer zu ihren Ehren am Heldenplatz statt. Die Angehörigen lehnen das von der Stadt Wien angebotene Ehrengrab ab.

Eine Petition läuft mit dem Ziel, den Platz, der nach dem antisemitischen Bürgermeister Karl Lueger benannt ist, in Ute-Bock-Platz umzubenennen.

Gramma apo tin Ellada

Joanna im Land der archaischen Werte

Linda Graf

Joanna kam 2004 zum Urlaub ans Ionische Meer. Sie besuchte ihre Schwester, die zu diesem Zeitpunkt bereits in einer Bar angestellt war. Die Schwestern sind aus Polen, aus Bielsko-Biata. Dort hatte Joanna in einer Konditorei gearbeitet. Und nun, in Griechenland, ermunterte ihre Schwester sie zum Bleiben und dazu, gemeinsam mit ihr hinter dem Tresen zu stehen.

Joanna, mit ihrem schwarzen Haar und den blauen Augen, ist attraktiv. So dauerte es keine zwei Monate, bis ein Bursche aus dem anliegenden Bergdorf sich in sie verliebte. Es ist ein ungeschriebenes Gesetz, dass hiesige Barmädchen Single zu sein haben, weil ein Konkurrent den dörflichen Barbesuchern ein Dorn im Auge ist. Also trafen die beiden sich heimlich. Es dauerte nicht lang, bis ihr zukünftiger Mann Joanna mit nach Hause nahm und sie seinen Eltern vorstellte. Diese stammen aus hiesigem Bergdorf und sind seit Generationen Schaf- und Ziegenbauern. Es war kein warmer Empfang, sagt Joanna, es war ein Drama. Die Mutter weinte und schrie, dass ihr Sohn eine Griechin heiraten müsse, keine xeni. Doch das junge Paar hielt den Einwänden beider Elternteile stand. Fortan wohnte Joanna mit ihrem Freund und dessen Eltern unter einem Dach.

Mit der Erklärung, dass Frauen nicht draußen zu arbeiten, sondern im Haus zu sein haben, musste Joanna die Arbeit unten im Dorf aufgeben. Ihr wurden weitere Verbote auferlegt: sie dürfe sich nicht schminken, dürfe nicht rauchen und nicht frei im Dorf herumspazieren. Auch kochen dürfe sie nicht. Doch Joanna bestand auf ihren weltoffenen Einstellungen und widersetzte sich den Zwängen eines archaischen Familiensystems. Sie legte weiterhin Lidschatten auf, sie rauchte. Als Joanna mit den Zwillingen schwanger war und feststand, dass ihr Sohn sie heiraten würde, verlangte die Schwiegermutter, dass Joanna vom katholischen zum orthodoxen Glauben überwechselte. Doch Joanna tat nichts dergleichen. Mit den Worten, eine Polin könne das nicht, ließ die Schwiegermutter sie die Windeln ihrer Söhne anfangs nicht wechseln. Doch Jo-



Eine Melkmaschine will die Familie nicht, Joanna melkt die Tiere mit der Hand

anna gab zu keinem Moment klein bei, immer wieder wehrte sie sich und bestand auf ihrer Eigenständigkeit. Sie fuhr die Schwiegermutter an, sie sei keine Griechin, sondern eine Frau aus Polen, und damit basta! Wenn ihr das nicht in den Kram passe, dann packe Joanna ihre Sachen und gehe zurück nach Polen. Mit den Kindern!

Ihr Ehemann war zwischen dem Sagen der Eltern und der Lebenseinstellung seiner Frau hin- und hergerissen. Nach anfänglichem Hadern schlug er sich auf ihre Seite, und mit der Zeit entschärfte sich die Lage. Zehn Jahre lang lebten sie mit den Schwiegereltern in einem kleinen Haus, bis die Familie mit den drei Kindern in ein eigenes Heim umzog. Obwohl das Haus sich nur zweihundert Meter vom Haus der Schwiegereltern befindet, gibt es dem Paar endlich den dringend benötigten Freiraum. Seither hält Joanna die Zügel ihres Haushalts selbst in der Hand.

In den abgelegenen Gegenden, sagt Joanna, sind die Leute immer noch abergläubisch und rassistisch, sie hängen veralteten Wertvorstellungen an. Abends dürfe

sie auf keinen Fall Eier essen, das bringe Unglück ins Haus! Waren die Kinder krank, befragte die Schwiegermutter anhand eines Wassergläschens, dem sie ?l beimischte, ob die Grippe eine natürliche Erkrankung, oder ob sie dem matiasma, dem bösen Auge zuzuschreiben sei. Auch war zu hören, dass Polen wenig Seife benutzen und stinken, dass Tattoo-Träger Kriminelle sind.

Bei ihrem damaligen Einzug ins Bergdorf wurde Joanna sofort in den Bauernbetrieb eingearbeitet. Sie molk die Tiere dreimal täglich, führte die Schafe und Ziegen von den Ställen auf die Weide. Dabei sah ich sie übrigens zum ersten Mal. Mit den geschminkten Augen und dem schwarzen Haar war sie eine regelrechte Erscheinung auf der Straße: ein Schneewittchen in verdreckten Gummistiefeln. Joanna blieb. Sie lacht, als sie an die Schrecken zurückdenkt, an das Drama mit den Schwiegereltern. Heutzutage wird sie längst von ihnen zu Rat gezogen. Denn Joanna lernte nicht nur die griechische Sprache, auch brachte sie sich beim Einzug ins Schwiegerelternhaus über die Untertitel der Filmübersetzungen das Lesen und Schreiben bei. Beide sind Analphabeten, die sich während ihrer Kindheit in den Vierzigern nicht ums Lesen, sondern um die Feldarbeit und das Vieh zu kümmern hatten. Sie erkundigen sich bei Joanna, was in der Packungsbeilage der Pillenschachteln, was in den vom Postamt zugestellten Briefen steht. Die Arbeit mit den Tieren gefällt Joanna, das Herumstreunen mit den Kindern auf den Weiden. Sie verbringen eine wunderbare Kindheit hier, sagt sie, im Gegensatz zu einer Großstadt sind sie keinen schlechten Einflüssen ausgesetzt. Sie laufen frei herum, spielen mit den Tieren, ihr Jüngster kennt sich bestens in Blumen, Kräutern und Gartenarbeit aus. Vor ihrer Heirat hatte Joanna in einer Großstadt gelebt, sie war nach Paris gereist, nach London. Nun lebt sie bereits seit vierzehn Jahren im Bergdorf, geschminkt, fröhlich, stets ihren Standpunkt behauptend.

Was Joanna wichtig ist? Dass man die Menschen nicht nach ihrer Herkunft oder nach ihrer Hautfarbe beurteilt, sondern dass man bei jedem nach innen schaut, aufs Herz.

By Gado

